

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LA PUISSANCE DE NOTRE ARTILLERIE S'AFFIRME



UN 120 LONG ALLANT PRENDRE POSITION



UNE BATTERIE DE 75 DANS UN ABRI EN RONDINS

« L'unité de combat française a grandement gagné en puissance par son artillerie lourde », écrit aujourd'hui un journaliste italien qui, au mois d'août dernier, croyait à la prompte victoire des Allemands. Nos 120 longs, appropriés à la nouvelle méthode de guerre, sont devenus aussi redoutables que nos précieux 75, lesquels se prêtent à toutes les manœuvres, à toutes les ruses et causent à l'ennemi des pertes irréparables.

LA SITUATION MILITAIRE

Pâques sanglantes

Le jour de Pâques n'a pas, cette année, le caractère d'allégresse qui en fait à la fois une fête de famille et une pieuse tradition. Pâques joyeuses, Pâques fleuries, mots populaires qui associent la résurrection du Sauveur et le réveil de la nature, restent enfermés aujourd'hui dans les temples et dans l'intimité des demeures assombries. La charmante légende, si chère aux âmes enfantines, des cloches qui vont à Rome chercher les œufs, symbole de la fécondité, fera place à la triste et douloureuse commémoration de ceux qui ne les entendront plus.

Dans combien de clochers détruits en France, en Belgique, en Pologne, en Galicie, en Serbie la voix sonore des cloches s'est tue! Et, partout ailleurs, aux alléluias et aux hosannas qui s'envolaient à travers les campagnes ont succédé les glas des deuils et des prières funèbres.

Sur les champs de bataille, les combattants, dans les tranchées, dans les neiges, dans la sombre nuit, ne jouiront pas de la Trêve de Dieu, et leurs pensées qui s'en iront vers les foyers lointains n'auront d'autre écho que le tonnerre continu du canon.

Pâques sanglantes et tragiques : jamais, depuis l'invasion des Barbares, l'Europe n'avait traversé des temps aussi terribles. Les guerres même de la Révolution et de l'Empire ont eu leurs accalmies et n'ont pas mis aux prises en même temps tant de nations et tant d'hommes. Elles n'ont pas eu surtout ce caractère formidable de destruction qui restera comme l'opprobre de la guerre actuelle et la honte de l'Allemagne qui l'a provoquée et voulue ainsi.

Toute la responsabilité de cette catastrophe pèse sur elle. « Que le sang versé retombe sur nous et sur nos enfants! » clamaient les pharisiens de Jérusalem quand ils conduisaient le Juste au supplice. Les pharisiens allemands éprouveront à leur tour les effets de cette parole impie.

On a comparé le kaiser à Attila. Son nom restera plus détesté encore. Attila, qui s'intitulait le « fléau de Dieu », venait du fond de l'Asie, entraîné par une sorte de fatalité irrésistible. Il passait comme un Barbare, sans but, et jamais son œuvre ne fut mieux définie que par lui-même quand il affirmait, dans sa démente, que l'herbe ne repousserait plus où elle avait été foulée par son cheval.

Guillaume II n'a pas l'excuse de la Barbarie et de la Destinée. Il a déchaîné l'effroyable guerre en connaissance de cause, pour son ambition personnelle et pour l'asservissement brutal de l'Europe à une insupportable domination. Il peut célébrer aujourd'hui les Pâques les plus sanglantes qu'ait connues l'humanité. Demain, les morts eux-mêmes se lèveront pour vouer sa mémoire à l'exécration du genre humain.

Général X...

L'huissier indiscret

ROME. — En quelques touches rapides, l'*Idea Nazionale* reproduit une petite scène caractéristique qui a eu pour cadre, il y a quelques jours, un des beaux salons du Sénat, et dont on garantit l'authenticité. Voici ce qu'écrivit le journal nationaliste :

« Les sénateurs Dall'Oglio et Ruffini causent; entre le sénateur Santini; son visage est congestionné; il agite ses mains velues.

« — Il faudrait cependant en finir, s'exclame-t-il, avec ces interventionnistes nationaux et maçons, qui accusent quiconque n'est pas de leur avis d'avoir des rapports avec les ambassades d'Autriche et d'Allemagne. C'est une accusation indigne, un soupçon inique.

« Dans ce moment, entre un huissier du Sénat. Se tournant vers M. Santini et s'inclinant :

« — Un conseiller de l'ambassade d'Allemagne, annonce-t-il, désirerait parler à monsieur le sénateur. » Ses collègues Dall'Oglio et Ruffini en rient encore.

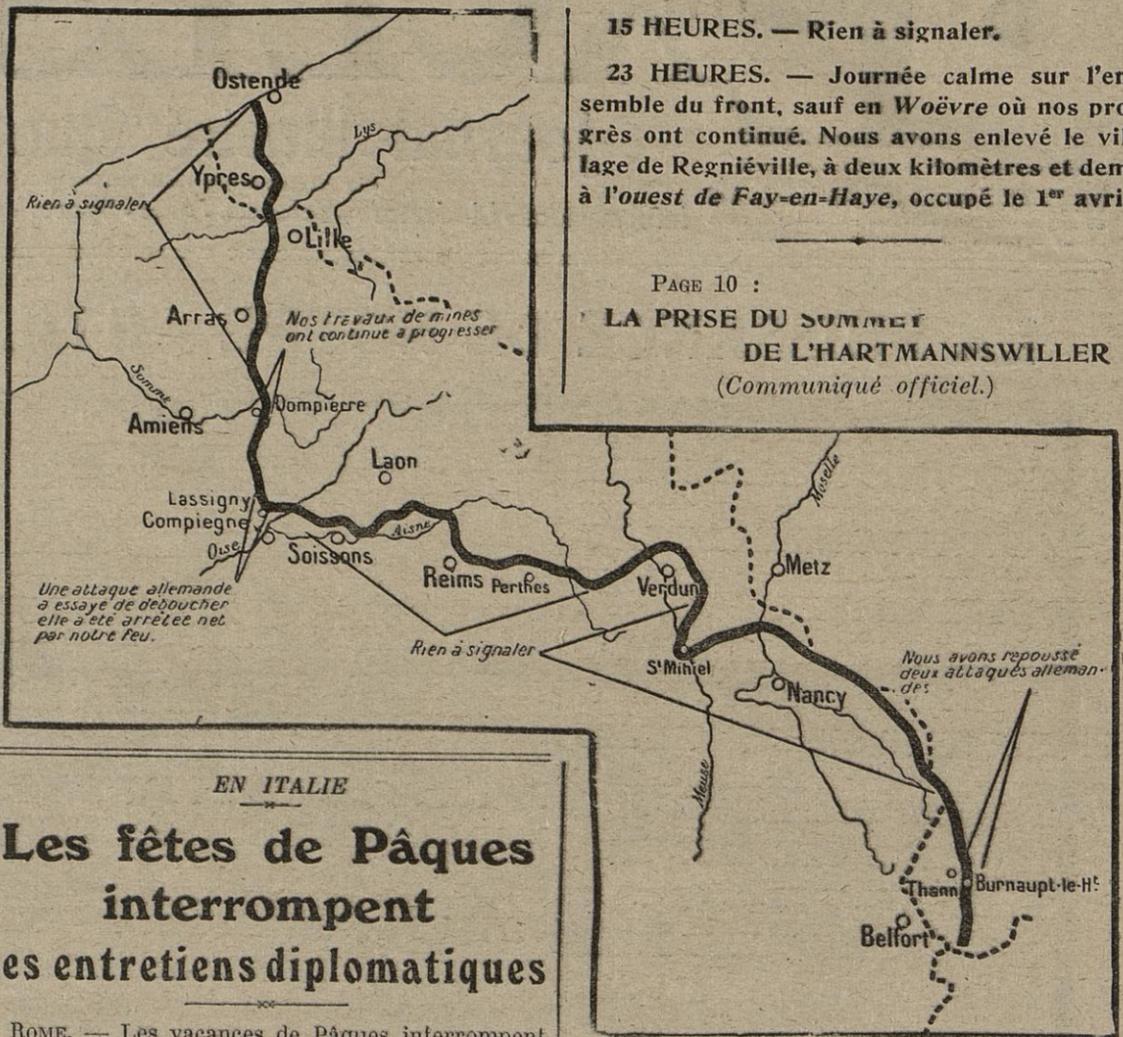
Ils vont créer un état-major de l'alimentation !...

ROME. — On mande de Berlin au *Messaggero* qu'il est question, en Allemagne, de la création d'un état-major de l'alimentation, qui serait chargé de remanier l'organisation économique actuelle afin d'éliminer toute perte, si minime soit-elle, des denrées utiles aux hommes et aux animaux.

« La vérité, avoue la *Gazette de Cologne*, est que, malgré nos victoires, notre situation est très sérieuse; il s'agit pour nous de la perte ou du maintien de notre culture, de notre unité politique, de notre liberté et des suprêmes destinées de notre race, ou du retour aux misères de la guerre de Trente Ans.

« A l'Est, les Slaves nous menacent; à l'Ouest, nous avons à lutter contre le désir de vengeance des Français, et surtout contre la diabolique politique des Anglais. Notre peuple tourne justement toute sa haine contre l'Angleterre. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 4 avril (245^e jour de la guerre)

15 HEURES. — Rien à signaler.

23 HEURES. — Journée calme sur l'ensemble du front, sauf en Woëvre où nos progrès ont continué. Nous avons enlevé le village de Regniéville, à deux kilomètres et demi à l'ouest de Fay-en-Haye, occupé le 1^{er} avril.

PAGE 10 :

LA PRISE DU SOMMET
DE L'HARTMANNSWILLER
(Communiqué officiel.)

EN ITALIE

Les fêtes de Pâques interrompent les entretiens diplomatiques

ROME. — Les vacances de Pâques interrompent les conversations diplomatiques entre les ministres italiens et les ambassadeurs.

M. Salandra prend quelques jours de vacances à Naples et la plupart des membres du ministère, après le surmenage des dernières semaines, suivent l'exemple du président du Conseil. Seul, M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, ne quittera pas Rome.

Les milieux politiques considèrent que le départ de la plupart des ministres indique que le gouvernement s'est fait une opinion sur l'attitude que l'Italie devra adopter. Les mêmes milieux n'attachent pas d'importance aux polémiques suscitées dans la presse par les articles de certains journaux russes, articles qu'un communiqué de l'agence de Pétrograd a ramenés à leur véritable portée.

Le voyage de M. Tittoni à Rome

Les journaux amis de M. Tittoni rappellent que l'ambassadeur d'Italie à Paris a l'habitude de passer à Rome les fêtes de Pâques avec sa mère, Donna Bice, et que son séjour actuel dans la capitale n'a, par suite, aucun objet spécial.

Toutefois, ajoutent-ils, M. Tittoni profitera de sa présence à Rome pour rendre compte à la Consulta de la situation en France et prendre des instructions pour l'avenir.

Dans la journée d'hier, en effet, l'ambassadeur s'est rendu au ministère des Affaires étrangères et a eu plusieurs entretiens avec M. Sonnino et les hauts fonctionnaires de la Consulta. Il quittera l'Italie sans avoir vu M. Salandra, président du Conseil, actuellement à Naples.

M. Tittoni a également rendu visite hier à plusieurs diplomates, dont l'ambassadeur de France.

Un manifeste du parti républicain

Le parti républicain a adressé un appel au pays, dans lequel il dénonce le pangermanisme comme l'ennemi de la civilisation.

Manifestations interventionnistes

MM. Destrée et Lorand ont fait, à Catane et à Syracuse, des conférences qui ont été suivies de manifestations enthousiastes en faveur de l'intervention de l'Italie.

Un démenti

L'« *Agenzia Nazionale* » annonce qu'aucun étranger appartenant aux nations belligérantes ne peut actuellement obtenir la naturalisation italienne.

C'est là un démenti aux bruits d'après lesquels de nombreux Allemands auraient acquis, durant ces dernières semaines, la nationalité italienne, ce qui expliquerait leur présence en Italie, bien qu'ils soient en âge de porter les armes. (*Information.*)

La guerre aérienne

Sixième visite d'un Taube sur Saint-Dié

Pour la sixième fois, samedi matin, Saint-Dié a été bombardé par un avion allemand qui a laissé tomber quatre projectiles.

L'un de ceux-ci, atteignant la cour d'un atelier de maréchal-ferrant, blessa mortellement un cheval qui dut être abattu immédiatement. Le maréchal fut blessé légèrement à la cuisse droite; son fils, âgé de quatre ans, et un ouvrier furent blessés légèrement à la tête.

Une autre bombe tomba au cimetière de la rive droite, au moment où un convoi funèbre y pénétrait. Il n'y eut, heureusement, aucune victime.

Les deux autres projectiles tombèrent l'un dans une prairie, l'autre dans un jardin. Ils ne firent aucun dégât.

Un navire marchand se défend contre un aéroplane

Les journaux de Londres du 3 courant rapportent l'incident suivant, qui a été raconté par le capitaine du vapeur *Staffa*, arrivé la veille à Leith :

« Mardi matin, dit le capitaine Hendry, étant en route vers la côte anglaise et nous trouvant près du bateau-feu *Gallopier*, nous observâmes qu'un avion allemand survolait notre navire, et, bientôt après, une bombe tomba dans l'eau à 15 pieds de distance du vapeur. Voyant qu'il avait manqué son but, l'aviateur descendit plus près de nous. Comme je n'avais pas à bord d'armes à feu, je fis placer une fusée de signal en position, et, profitant d'un angle favorable, j'y mis le feu; la fusée passa tout près de la figure de l'aviateur et fit explosion. Je tirai alors une seconde fusée qui n'atteignit pas si bien le but visé; mais l'aviateur ennemi ainsi attaqué s'empressa de s'éloigner. »

Le drapeau de Przemysl découvert... dans une malle

PÉTROGRAD. — On mande de Kieff que, dans la malle du lieutenant feldmaréchal Tamaszi, fait prisonnier à Przemysl, on a trouvé le drapeau de la forteresse que cet officier cherchait à dissimuler.

Le roi Alphonse XIII et ses parents bavarois

BERNE. — Des informations venues de Munich, il résulte que les parents bavarois du roi Alphonse XIII d'Espagne sont très fixés sur les sentiments favorables du roi pour les Alliés.

On rappelle d'ailleurs qu'avant la guerre le jeune souverain n'a jamais voulu se rendre à Potsdam ni à Berlin, où il avait été invité à plusieurs reprises, et que, quand il allait rendre visite à ses parents de Nymphenbourg, il évitait de se rencontrer avec le kronprinz allemand. Les milieux princiers continuent cependant à admettre que le roi Alphonse ne se déclarera pas contre le pays de sa mère. (*Presse associée.*)

NOS LEADERS

A poings nus

La boxe est un sport de tous les âges. Par là, il se classe au premier rang en pédagogie sportive.

On me demandera tout de suite de quelle boxe je veux parler : l'anglaise ou la française ? Les personnes les moins expertes savent pourtant que la première se borne au coup de poing et que la seconde admet le coup de pied. Nous y fûmes jadis assez habiles. Pendant l'expédition du Mexique, nos soldats se servaient de la boxe française, qu'on appelait alors « savate », pour se préserver du couteau des Mexicains très forts à ce jeu. Ces derniers, avertis, regardaient à provoquer des rixes. « C'est un Français, il rue », disaient-ils entre eux. Eh bien ! il est bon d'apprendre à ruer, et le souvenir que je viens d'évoquer témoigne que la ruade humaine n'est point inoffensive. Mais comme, à la différence de notre ami le cheval, nous n'avons que deux jambes, elle nous déséquilibre passablement. De là la nécessité de n'en user que modérément. Tant que l'adversaire est à distance suffisante et peut y être maintenu, la boxe française comporte des arguments fort intéressants à employer, mais quand l'intervalle a diminué de façon à permettre le coup de poing, ne comptez plus que sur la boxe anglaise. Et lorsque le combat dégénère en corps à corps, acceptez franchement la lutte en appelant même à votre aide les beautés du jiu-jitsu.

Telle est la gradation de ce que j'appellerai « l'escrime sans armes ». Il y aurait là matière à une éducation d'ensemble très complète à laquelle s'oppose malheureusement l'action des spécialistes, qui ont intérêt à enseigner séparément ces arts divers et à maintenir entre eux d'inutiles cloisons.

En boxe française, réservant le coup de pied de flanc et le coup de pied bas comme une sorte d'exercice d'assouplissement, je recommanderai surtout la pratique des chassés et du coup de pied de pointe, ainsi que de la prise de jambe. Cette gymnastique convient admirablement à un jeune garçon. Rien ne lui donnera plus d'aisance, d'assiette et de souplesse. Elle convient aussi à l'adulte chez qui elle entretient ces mêmes qualités. La boxe française est l'ennemie du rhumatisme. Combien de cures thermales lui sont inférieures !

La valeur de la boxe anglaise est plus généralisée encore. On peut l'enseigner aux tout petits et aussi aux jeunes filles. Je parle de la leçon, bien entendu, et non de l'assaut, mais voilà précisément une des merveilleuses particularités de ce sport que la leçon y est presque aussi intéressante que l'assaut.

Ce qui doit dominer l'enseignement en boxe anglaise, c'est l'offensive; la défensive s'apprend par expérience; un enseignement basé sur la défensive est mauvais. « La parade, d'ailleurs, est, le plus souvent, une imprudence pour le débutant qui, porté déjà à l'esquisser par instinct, la dessine tout de suite beaucoup trop et se découvre complètement. A la parade, il faut substituer l'esquive; à la riposte, le coup d'arrêt. Les mouvements ont ainsi le double avantage d'une vitesse extrême et d'une réelle rudesse, éléments indispensables d'une leçon salubre. »

On n'a pas toujours un maître ou un prévôt à sa disposition, non plus qu'un adversaire de force à peu près équivalente. Ne peut-on travailler seul ? Seul, il y a une chose à ne pas faire et une à faire. La chose à ne pas faire, c'est le travail dans le vide. Non seulement tout coup de poing (passe encore pour le coup de pied) donné dans le vide ne vous fait pas progresser, mais il vous fait reculer; en force, en hardiesse, en direction, il vous donne de mauvaises habitudes. La chose à faire, c'est de taper à bonne distance sur un mur convenablement feutré. A moins d'être déjà bon boxeur, le *punching ball* n'est pas recommandable et, en tout cas, il ne supplée pas le mur sur lequel les poings s'endurcissent vite et bien.

Tout combat véritable et dépourvu de conventionnalité a chance de dégénérer en corps à corps; c'est alors la lutte. Je n'hésite pas à le dire, la « lutte utilitaire » n'est pas au point. Qu'il s'agisse du style « libre » ou du style « gréco-romain », on est toujours en plein dans l'artificiel. La série logique et préalable des attaques et des défenses n'a pas été prévue parce que, d'une part, l'assaut s'achemine vers une terminaison fictive, celle des deux épaules touchant terre, et que, de l'autre, on a voulu éviter les prises et les clefs dangereuses. C'est précisément là ce qui fait l'intérêt du jiu-jitsu et en même temps l'empêche de se propager : l'assaut au jiu-jitsu est dangereux.

En attendant qu'une mise au point nécessaire nous ait donné le code de la véritable lutte utilitaire servant de couronnement à la

science et à la préparation du boxeur, il convient que chacun profite des occasions favorables pour s'instruire dans les passes principales de la lutte telle qu'on l'enseigne de nos jours et qu'il se rende familières quelques-unes de ces « japoneries » qui n'étaient pas inconnues de l'hémisphère occidental, mais que les Asiatiques ont su porter par la perfection du détail à un haut degré d'efficacité.

Pierre de Coubertin.

En attendant...

Cinémas et cafés-concerts

Il arrive parfois des choses tellement invraisemblables que certaines personnes peuvent, à la rigueur, n'avoir pas encore tout à fait oublié le problème que ma visite dans les cinémas avait posé, il y a quelques jours, à mon esprit angoissé :

Par quel mystère se fait-il que sur les écrans de Paris l'apparition d'un seul casque à pointe soit rigoureusement interdite, alors que les autorités éditiales ou départementales, en province, paraissent la considérer comme toute naturelle ?

Ce problème n'a été résolu par aucun des nombreux lecteurs d'*Excelsior*, et il est probable qu'il ne le sera jamais : il faut le classer au nombre des insondables énigmes qui sont encore dans la nature, telles que l'affection des poissons pour le requin ou l'horreur bien connue des dromadaires pour la soupe à l'oignon.

Ce n'est point que ces lecteurs n'aient tenté un énergique effort. Beaucoup d'entre eux, en effet, m'ont écrit à ce sujet : la question du cinéma semble les intéresser. Je dois ajouter d'ailleurs que la présence ou l'absence du casque à pointe ne paraissait les toucher qu'accessoirement, ou, du moins, qu'après avoir essayé de la traiter, ils déraillaient bientôt sur des généralités, si j'ose me résigner à leur parler avec franchise. La plupart se contentent de dire : « Avec ou sans scènes de la vie réelle, avec ou sans documents sincères sur les atrocités allemandes, avec Rigadin lui-même, le cinéma fait toujours passer un bon moment. » Pour employer le patois scientifique, ce sont des « visuels », et voir défiler n'importe quoi sur l'écran, sans rien entendre, est pour eux un repos et un délice ; les visuels sont beaucoup plus nombreux sur la terre que les « auditifs ».

D'autres, au contraire, qui sont des artistes de nos scènes de guerre, ou surtout des cafés-concerts, se plaignent amèrement de la concurrence du cinéma.

Je les plains beaucoup, parce qu'il faut que tout le monde vive ; mais je suis obligé de leur déclarer que le répertoire des cafés-concerts était parvenu à un tel degré d'ignominie que je ne regrette pas beaucoup le marasme de ces établissements. Le cinéma est, au contraire, généralement très moral, tous les films devant passer ensuite dans des pays très pudibonds ou en provenant.

Mais il se peut aussi qu'il ne reste comme clientèle aux cafés-concerts que les amateurs de cochonnettes et qu'alors le caractère regrettable de leur répertoire s'aggrave. Alors ?...

Pierre Mille.

Un croiseur turc coulé

SÉBASTOPOL. — Le croiseur turc *Medjidié* ayant touché une mine a coulé ce soir près du littoral russe.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Avec qui qu'tu crois qu'la Grèce va marcher ?

— Pas avec Guillaume ben sûr... Y la frait fondre !

(R. Garnier.)

Échos

Pour les cloches mortes.

Clochers déchiquetés du Nord, d'où se sont enfuies les cloches depuis de longs mois déjà, ruines des beffrois belges d'où la chanson de bronze s'est envolée, campaniles muets, carillons brisés, et vous puissantes sonneuses de Reims, que fondit à demi le feu et qui gisent, dit un rapporteur officiel, « comme des crinolines aplaties dont l'armature est arrachée », cloches qui mourûtes en pleurant le tocsin, vous toutes qui ne firent pas le voyage de Rome, beau métal vibrant liquéfié dans les incendies, c'est pour présager votre renaissance qu'hier, à l'heure de l'*Alleluia* pascal, sonnèrent, dans toute la France armée pour vous veiller, toutes les cloches de tous les clochers.

La seule musique...

M. Claude Debussy, dans son paisible hôtel de l'avenue du Bois, « vit » la guerre avec une âpre, une ardente ferveur. Un de nos confrères se risque, l'autre matin, à venir parler de musique à l'auteur de *Pelléas et Mélisande* : « La musique ? c'est de l'anecdote, s'entend-il répondre. Le plus grand artiste, en ce moment, c'est l'homme qui sait proprement abattre un Boche. Je ne me souviens plus du dernier jour où j'ai mis mes doigts sur un clavier. La seule musique qui ait aujourd'hui une signification, tenez, c'est celle-là. »

Et le maître fend la main vers la fenêtre ouverte, vers le bois de Boulogne tout proche et le fossé des fortifications, où une école de clairons combine — inharmonieusement, mais avec tant d'enthousiasme — les accents du *Garde à vous* et du *Au drapeau* !

Alchimie allemande.

Les banquiers d'Allemagne ont besoin d'or ? Il leur serait pourtant si facile d'en avoir ! Ils n'ont qu'à descendre sur le front, dans des circonstances comme Vauquois ou Neuve-Chapelle, et y constater les pertes effrayantes des leurs. Ils en reviendront le cœur horrifié. Et l'industrie chimique allemande ne sera pas en peine d'extraire, au retour, de ces coeurs « aurifères », tout le précieux métal dont a besoin, là-bas, la patrie en danger.

L'embusqué.

Devant l'un de nos généraux commandant une région du Midi, passe, à l'hôpital, un blessé qui se traîne péniblement :

- Combien de blessures as-tu reçues ?
- Quatorze, mon général, dont trois très graves...
- Comment te nommes-tu ?
- Lambusqué, mon général...
- Eh bien, garçon, il n'est que temps de changer de nom !

Simple... mais compliqué.

Les communiqués anglais ont mentionné récemment le nom d'un brillant officier de marine, sir Hedworth Meux, commandant en chef de Portsmouth.

Ce nom de Meux, d'origine normande, est un cauchemar pour tout bon Anglais, qui ne sait jamais comment le prononcer, malgré son apparente simplicité. Les uns font siffler l'*x* final, et Meux devient alors *meukss* ou *moukss*. D'autres le suppriment et obtiennent l'un de ces deux résultats : *miox* ou *mou*.

Une cinquième manière adoucit l'*x* en *z*, et aboutit à *miouze*, ou encore à *mouze*, alors que la famille qui porte ce nom fameux penche pour *mô*.

Il serait plus simple, me direz-vous, de conserver au vieux nom, contemporain de la conquête normande, sa prononciation française. Mais la langue de nos amis ne possède pas le son *eu*.

Chez nos confrères australiens.

Le journal *Herald*, de Melbourne, insère cette étrange nouvelle :

« Le navire marchand *Ophir*, allant de Londres à Plymouth, s'est échoué à Kabret, dans le canal de Suez. »

C'est une bien longue route pour aller à Tipperary !

Mots d'enfants.

- En sortant de la messe de Pâques :
- Maman, je voudrais bien être un ange.
 - Pourquoi donc, mon chéri ?
 - Pour pouvoir jeter des bombes sur les Allemands...

La jolie caissière.

Elle, à son patron. — Monsieur, vous devriez bien me donner un congé. Ma beauté commence à se faner un peu.

Le patron. — Pourquoi supposez-vous cela ?

Elle. — Oh ! je le vois bien. Depuis quelque temps, quand je rends sur un billet, les clients commencent à compter leur monnaie.

Engagements de chanteuses.

L'ENTREPRENEUR DE TOURNÉES. — Eh bien, voilà, mademoiselle Soprano, je vous engage. Mais, vous savez, chez moi, pas de jalousies, hein ? pas de rivalités entre artistes.

M^{lle} SOPRANO, modestement. — Oh ! là-dessus, vous pouvez être tranquille, monsieur. Je ne connais au monde aucun chanteur ou chanteuse qui puisse m'inspirer de la jalousie.

Le Veilleur.

Les instruments du grand orchestre de la mitraille

Le titre, au moins de cette pochade littéraire, ne semble-t-il point annoncer quelque chose de paradoxal ? Et croira-t-on volontiers qu'il s'agit bien des tranchées de première ligne, situées à quelques mètres, parfois, des Allemands, et soumises au dur régime des obus de tous calibres, des balles, des bombes, des grenades, etc. ? C'est pourtant la réalité même, et c'est précisément sur la musique propre à ces divers projectiles que je vais tenter de vous renseigner.

C'est naturellement alors la balle d'infanterie qui tient la tête; la musique qu'elle produit en parcourant l'espace n'est qu'un sifflement très court, et qui donne l'impression d'un vol de mouche très rapide.

D'ailleurs, nos soldats ont surnommé les balles allemandes d'un terme qui traduit bien cette impression : ce sont les « Abeilles ». Si la balle heurte la crête d'un parapet et qu'elle fasse ricochet, elle produit un roufflement semblable au vol d'un bourdon de forte taille. Enfin, si elle atteint un corps dur, elle éclate comme un violent coup de fouet — et c'est beaucoup plus un bruit qu'un son au double sens, physique et musical, du mot.

Viennent ensuite les obus, dont le plus petit est le 77, l'équivalent de notre 75. Quelques-uns l'appellent « le petit gris »; les braves gens que j'ai sous mes ordres l'ont autrement baptisé : c'est un « tutu » ! Voilà qui se rapproche beaucoup plus de la chorégraphie pure que de la musique, mais je n'ai jamais pu me faire expliquer le pourquoi de cette qualification. Donc, le « tutu » vole, lui aussi, avec une rotation siffillante, mais qu'on perçoit de plus loin, s'intensifie et s'élève conformément au principe de Doppler-Fizeault, à mesure qu'il approche, et se termine par l'explosion (ou la non-explosion...) du 77.

Les obus de gros calibre ne se distinguent des précédents que par la plus grande gravité du sifflement et aussi par son oscillation qui provient probablement de la lenteur de rotation et de marche de l'obus; cette oscillation — trille à grandes périodes — disparaît à peu près aux environs du point de chute, et seul lui succède — après l'explosion — le roufflement des éclats qui s'en vont un peu à l'aventure.

Quant aux bombes et aux grenades, elles ne produisent absolument rien de musical : leur trajectoire est aphone, si je puis m'exprimer ainsi, et leur déflagration tonitruante.

Il en est de même, hélas ! de notre terrible 75, qui a cependant la supériorité d'envoyer, après son éclatement et en sens contraire de sa route, une pièce dont la rotation siffillante rappelle le cri de certaines sirènes d'automobiles.

La tierce majeure des Taubes.

Mais il est encore d'autres sources de sensations musicales déjà plus raffinées : voyez ce « Taube » qui s'avance vers nos lignes et écoutez sa chanson : elle est monotone mais musicale, car on perçoit facilement un accord de tierce majeure très juste et très nette; les physiciens vous diraient que ce sont les harmoniques 4 et 5 d'une fondamentale perdue dans les profondeurs de l'atmosphère. Parfois aussi se fait entendre une troisième note intermédiaire aux deux autres : *do* et *mi* comme principales et *ré* plus faible, pour préciser la chose. Est-ce parce que nos avions ne sortent pas de la patrie de Wagner, comme les « Tauben » ? Mais ils n'ont rien de bien musical non plus : leur murmure est métallique, unitorique, dur et rapide; aussi, les Allemands ne les apprécient-ils pas : ils les reçoivent à coups de fusil et leur envoient, très haut dans le ciel, des obus, qui font beaucoup de bruit et de fumée, mais peu de mal.

Dans la tranchée, les hommes chantent (je n'exagère rien) et si nous prêtons l'oreille, nous percevons alors très nettement, du côté français, à peu de distance même, les sonneries de nos clairons; la « clique », profitant d'un peu de repos, s'exerce et lance les alertes refrains de nos régiments : « la Casquette », « V'là l'général », le « Rassemblement », etc.

Je ne sais ce que les Allemands pensent de ces sonneries, qu'ils entendent aussi distinctement que nous; mais ils nous ont, en tout cas, répondu d'une façon supérieure : ils ont apporté dans leurs tranchées, en face de nous, un accordéon et un cornet à pistons.

Et voilà comment, même au fond des tranchées de première ligne, le musicien, après avoir appris à devenir guerrier, terrassier, cantonnier, bûcheron, etc., peut encore se plonger dans son élément et cueillir dans les bruits habituels de la guerre les bribes de musique qui s'y trouvent mêlées, dont l'analyse est un passe-temps, somme toute, assez agréable — et en tout cas la source d'un oubli momentané de tous les petits ennuis de la campagne. Et savez-vous même ce qu'il advient ? C'est que d'incorrigibles compositeurs profitent de leurs courts instants de loisir — j'en ai eu la preuve irréfutable — pour tracer de hâtives esquisses musicales, où ils condensent, encore que superficiellement, leurs impressions fugitives, les espoirs et les souvenirs qu'ils ressentent au fond de leur cœur et qui flottent comme un rêve inimaginable devant leur conscience étonnée.

En Artois, à 30 mètres des tranchées allemandes,
A. Machabey.

• DERNIÈRE HEURE •

DANS LES KARPATHEES

Plus de 7.000 prisonniers en une journée

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major russe). — Notre offensive se développe dans les Karpathes, toujours avec le même succès. Dans la journée du 1^{er} avril, nous avons continué à progresser avec un succès particulier sur le secteur de Volia-Michova, dans la direction d'Oujok.

Malgré une résistance opiniâtre des Autrichiens, qui font un large emploi des balles explosibles, malgré aussi leurs contre-attaques tenaces, nos troupes serrent l'ennemi de près. Elles ont enlevé encore des prisonniers, des mitrailleuses, des munitions abandonnées et des voitures.

Dans la journée, nous avons pris 100 officiers, plus de 7.000 soldats et plusieurs dizaines de mitrailleuses.

Sur les autres secteurs du front, on ne signale aucune modification essentielle.

Les Autrichiens abandonnent des canons sous la neige.

On télégraphie, d'autre part, officiellement de Pétrograd, le 3 avril :

Depuis ces derniers temps, les éléments des diverses troupes autrichiennes sont très confondus. Ainsi, dans un secteur peu important de leur front, secteur qui ne s'étend pas sur plus de cinq verstes, il y a quelques jours, au cours d'un seul combat, nous avons fait des prisonniers appartenant à quatorze régiments différents.

Dans les combats offensifs que nous livrons dans les Karpathes, nos troupes trouvent ensevelis sous la neige des canons que les Autrichiens ont abandonnés dans leur retraite précipitée, ainsi qu'une énorme quantité de cartouches que l'ennemi n'a pas pu enlever des positions qu'il occupait.

Au cours de ces combats des Karpathes, nous avons enlevé le drapeau du 32^e régiment de henned.

Le communiqué autrichien

AMSTERDAM. — Voici le communiqué officiel autrichien :

Sur le front, à l'est des Beskides, depuis hier, des engagements se poursuivent seulement dans la vallée supérieure de Laborez et sur les hauteurs au sud de la Wirowa.

Les Russes, ayant reçu de nouveaux renforts, ont obligé à une légère retraite nos troupes trop exposées qui combattaient à Cisna et à Berechny.

Nous avons repoussé l'ennemi qui attaquait nos positions au nord du défilé d'Uzok et lui avons infligé de grosses pertes.

Il est désormais établi que les Russes ont transporté dans les Carpathes toutes les divisions qui assiégeaient Przemysl.

Après les heureux combats livrés dans la journée du 1^{er} avril, le calme règne sur nos positions entre le Pruth et le Dniester.

Le successeur du général Rouzski

PÉTROGRAD. — Le général Alexeïeff est nommé commandant en chef des armées sur le front du nord-ouest, en remplacement du général Rouzski.

Le général Alexeïeff a pris part à la guerre russo-turque de 1877; pendant la guerre contre le Japon, il était chef d'état-major de l'arrondissement de Kieff.

Le rôle de la France exposé devant un auditoire américain

NEW-YORK. — M. Maurice Damour, ancien député, chargé d'une mission par M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, est arrivé aux Etats-Unis où il doit exposer le rôle de la France, depuis 1870, dans ses rapports avec l'Allemagne.

M. Damour a fait sa première conférence à New-York, devant un nombreux auditoire, composé d'Américains et de Français. S'appuyant sur des documents diplomatiques, il a démontré d'une façon lumineuse que la France, toujours accueillante dans le domaine intellectuel et toujours ouverte aux produits d'outre-Rhin, n'a jamais cessé, dans l'ordre politique, de manifester des dispositions empreintes de l'esprit le plus pacifique et même, dans une forme toujours courtoise, de la plus réelle patience.

Lorsque le conférencier rappela la déclaration du 4 août 1914, dans laquelle M. de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'Empire allemand, avouait que l'Allemagne, de propos délibéré, avait violé la neutralité de la Belgique, bien qu'elle sût que la France respecterait cette même neutralité, l'auditoire américain manifesta une vive indignation.

La forme correcte et calme donnée à sa conférence par M. Damour, sans la moindre nuance pouvant laisser percer, même de façon détournée, ses sentiments d'indignation ou de réprobation, a produit une très forte impression sur les Américains, qui ont applaudi chaleureusement le conférencier et ont manifesté leurs sympathies pour la France avec une telle ardeur qu'un Américain est monté sur la scène et s'est mis à chanter la *Marseillaise*, que toute la salle, debout, a reprise en chœur.

DANS LES BALKANS

L'incident de frontière serbo-bulgare

Rome. — On déclarait hier à la légation de Serbie n'avoir aucune information complémentaire sur l'incident de frontière serbo-bulgare.

M. Rizof, ministre de Bulgarie, dont on connaît les sympathies pour le prince de Bulow, assure qu'il est impossible que les comitatjjs bulgares aient subi une influence étrangère. (Information.)

Des Turcs s'étaient mêlés aux Bulgares

SALONIQUE. — Les irréguliers turcs auraient participé à l'incursion sur le territoire serbe. Le but des comitatjjs, au nombre d'environ deux mille, était d'occuper Valandova et la gare d'Oudovo, et de faire sauter le grand pont du chemin de fer de Stroumitza, sur la ligne de Salonique à Belgrade.

Les bandes ont incendié les gares de Miroftche et d'Oudovo.

Pendant le combat d'hier, les Serbes ont eu un colonel, 6 sous-officiers et 25 soldats tués, ils ont eu 70 blessés.

Le combat, interrompu le soir, a repris le lendemain matin; les Bulgares ont contre-attaqué les postes de Tsepeli-Libovik et de Valoudovo, mais ils ont été repoussés.

Les négociations sino-japonaises se poursuivent favorablement

TOKIO. — Interviewé, le comte Okuma, premier ministre, déclare que les propositions japonaises s'accordent entièrement avec l'alliance britannique ainsi qu'avec tous les traités ou engagements internationaux qui garantissent l'intégrité chinoise et l'égalité de traitement. Le Japon ne cherche ni à créer des monopoles en Chine, ni à léser les droits ou les intérêts des autres puissances. Il n'exige pas la nomination de conseillers japonais et ne cherche pas à établir un protectorat.

Des tentatives faites de propos délibéré et venant surtout de source allemande, ont été faites pour jeter la suspicion sur l'attitude japonaise. Ces tentatives ont été faites principalement aux Etats-Unis. Mais toutes les puissances intéressées connaissent aujourd'hui les propositions du Japon, lesquelles tendent surtout à régler des questions depuis longtemps en suspens, quelques-unes depuis la guerre. Le Japon demande dans le Chantung uniquement ce que la Chine avait déjà accordé à l'Allemagne.

Les négociations se poursuivent favorablement à Pékin, dans le sens d'une solution prompte et satisfaisante. Il est faux que la Chine ait essayé de trainer les pourparlers en longueur.

Une belle capture!

CETTIGNÉ. — Un sous-marin autrichien, faisant partie de l'escadre qui croise dans les eaux monténégrines, a été capturé, devant Dulegum et amené à Cattaro, cinq canots de pêche montés par dix musulmans exemptés du service militaire.

La santé de M. de Freycinet

Le professeur Landouzy, qui soigne M. de Freycinet, sénateur, a rédigé hier après-midi le bulletin suivant : « Bronchite grippale; situation sérieuse; état stationnaire. »

Double suicide

Un drame s'est déroulé hier soir, à 4 heures, à Fontenay-aux-Roses, dans une pension de famille, 5, rue Boucicaut. Un instituteur, nommé Auguste Massenot, et sa femme, âgée de cinquante et un ans, sans profession, se sont tirés des coups de revolver dans la bouche. La femme est morte. L'instituteur a été transporté à l'hôpital Cochin.

Tamponnement de tramways

Hier soir, vers 7 h. 30, deux tramways Avenue Henri-Martin-Nation se sont tamponnés à l'angle du quai Debilly et de la rue des Frères-Périer. Quatre personnes ont été blessées : Mme Augustine Taboureaux, âgée de quarante-sept ans, demeurant 16, rue de Passy; Mme Alice Valois, âgée de trente-cinq ans, demeurant 10, rue de Moscou; Mme Léontine Tallicey, demeurant villa du Pont-de-Grenelle; Mme de La Ruse, âgée de soixante-trois ans, demeurant rue de la Tour, 22.

Les victimes, après avoir reçu des soins dans une pharmacie, ont été reconduites à leur domicile.

DANS L'ARMÉE

Les auxiliaires sténo-dactylos. — Les hommes du service auxiliaire des classes 1889 à 1904, non encore appelés sous les drapeaux et qui possèdent des aptitudes suffisantes en dactylographie et sténo-dactylographie, sont priés d'adresser, avant le 10 avril 1915, au lieutenant-colonel commandant le bureau central de recrutement de la Seine (71, rue Saint-Dominique), une demande à l'effet d'être utilisés comme dactylographes ou sténographes au moment de l'appel des hommes de leur classe.

La Presse française et étrangère

Pâques fleuries

De l'abbé Wetterlé, dans la *France de Demain* :

Cette année, les jeunes pousses auront puisé les sucs qui les font éclater dans une terre copieusement arrosée de sang. Le vieux tronc des Gaules reverdit; mais ses racines ont bu goulument les plus belles espérances de la race. Une fois de plus, comme sur le Golgotha, la mort des meilleurs a fait reflurir la vie pour les générations nouvelles. Il a fallu des deuils innombrables pour redonner confiance et infuser la joie à ceux qui connaîtront la Patrie glorieuse et affranchie de ses anxiétés passées.

Voilà pourquoi Pâques restera pour nous la fête des fleurs, à la condition que ces fleurs seront déposées, à larges brassées, sur des tombes fraîches où reposent les martyrs du patriotisme.

Le devoir des jeunes Belges

Du *Petit Parisien* :

Pour quelques jours encore, les Belges de dix-huit à vingt-cinq ans, dispensés jusqu'à présent de tout service militaire, ont le choix entre ces deux procédures : s'offrir librement pour la défense du sol chéri, sans attendre une suprême injonction, ou bien se mettre dans le cas d'avoir à obéir à cette injonction presque humiliante, plutôt que d'aller concourir, *proprio motu*, à la tâche glorieuse de délivrer la patrie... Ce n'est pas ce que Maeterlinck appellerait un « dilemme cornélien ». Quel jeune Belge de corps et de cœur sains peut hésiter entre la satisfaction d'âme et l'avantage pratique de l'engagement volontaire et l'attitude assez piteuse du citoyen que sa patrie est obligée d'aller chercher pour le conduire au devoir? Dès les premiers jours d'août 1914, c'est par milliers que Wallons et Flamands de tous âges, de toutes conditions, et souvent pères de famille, volèrent au secours du pays, d'un élan magnifique et sans phrase. Et ils ne doivent pas être nombreux, aujourd'hui, les jeunes dont la conscience balance entre une soumission forcée au nouvel appel de l'Etat et le sublime devoir consenti de bon gré.

Bismarck, homme des bois

De M. Clemenceau, dans *l'Homme enchaîné* :

Ce fut un homme d'action, mais d'action destructrice, à la façon des forces désordonnées de la nature, explosion volcanique, cyclone, inondation. L'idée sur laquelle il se hissa, pour nous apparaître en grandeur, n'est rien que la première idée du premier homme des bois qui, se trouvant aux prises avec la brutalité des choses, ne pouvait rien voir au delà d'une opposition de brutalité.

Luther ou Wotan?

Guillaume II a prononcé son dernier sermon dans le parc du château de Nivhovo (Pologne) devant un auditoire de soldats ahuris et d'officiers extasiés. « Notre patrie, s'est-il écrié, lutte aujourd'hui pour son existence. N'estimons pas trop haut les forces de l'ennemi ni trop bas les nôtres, car nous avons coutume, en Prusse, de vaincre un ennemi plus fort et nous pouvons compter sur notre grand allié d'en haut, qui aidera à la victoire de notre juste cause. Mon ami Luther l'a bien dit : « Un seul homme, si Dieu est avec lui, a toujours l'avantage du nombre. »

Ce galimatias souverain paraît avoir stimulé l'émulation d'un poète de Munich, qui vient de livrer au public un recueil sur la *Grande Guerre* :

Nos ennemis, dit-il en un de ses poèmes, nous demandent, pleins d'ironie, quel est ce dieu qui est avec nous et qu'ils ne connaissent pas. Eh bien! oui, nous avons notre dieu qui parle par la bouche de nos canons et monte au ciel avec nos aviateurs : c'est Wotan, le vieil assembleur de nuages de nos pères. C'est lui et non un autre que Walther a chanté, c'est pour lui que Martin Luther a disputé, c'est lui que dans les ténébres, Paul Gerhardt et Jean-Sébastien Bach ont fait briller, c'est lui qui est allé en campagne avec Frédéric; c'est lui qui nous a apporté cette aurore, Lessing et Kant, et cette splendeur de midi, Jean Wolfgang Goethe. C'est lui que nous implorons aujourd'hui, c'est lui qui nous repaît d'un feu céleste, c'est devant lui qu'il faut vous incliner!

Un pasteur s'étonne de ce retour à un culte qu'on croyait aboli et il écrit au *Reichsbote* pour se plaindre qu'on ait mêlé Luther, rempart de la foi protestante, à des aberrations païennes. Il pourrait se plaindre à plus juste titre encore qu'un empereur, dont le nom sera flétri dans l'histoire, ait osé dire : « Mon ami Luther. »

Urgence

Du *Ruy Blas* :

On a été très long à voter la croix de guerre, plus long encore à voter la loi cependant si incomplète — et si avantageuse pour les Boches qui se sont abattus sur notre pays — de la dénaturalisation. D'autres lois, non moins urgentes et d'une actualité non moins brûlante, attendent le jour également : il ne faudrait cependant pas en tenir rigueur à nos députés, ils ont en ce moment un travail d'une urgence absolue à terminer... la loi sur les accidents agricoles.

La version allemande

d'après le « Times »

Violentes attaques contre les Etats-Unis

L'attitude actuelle de la presse allemande vis-à-vis des Etats-Unis ne diffère pas beaucoup de son langage à l'égard de l'Angleterre. On publie tous les jours, de l'autre côté du Rhin, des notes accusant brutalement les Américains de n'avoir d'autre mobile que celui du bénéfice pécuniaire et d'être entièrement responsables de la continuation de la guerre.

Dans un article violent, intitulé : « Les bénéfices tirés de la guerre par l'oncle Sam », les *Hamburger Nachrichten* déclarent que les Américains gagnent joyeusement des milliers de millions en fournissant du matériel de guerre, alors que tous les autres pays neutres souffrent du bouleversement actuel de l'Europe. Cet article continue ainsi :

Le but de tous ces approvisionnements qui arrivent des Etats-Unis est d'exterminer ou de mettre hors de combat les fils du peuple allemand et de l'empire des Habsbourg. Hindenburg demanda un jour à un reporter new-yorkais si les industriels américains avaient déjà conçu l'image d'un guerrier germanique ayant les chairs déchirées par un obus de provenance américaine. Par cette allégorie n'aurait rien de déplaisant pour un Yankee ; car ce n'est pas lui qui ressentira de la douleur, pas plus qu'il ne sera mutilé. Au contraire, ces souffrances grossissent confortablement sa bourse. Et si, en concevant une telle image, il avait quelque désir à exprimer, ce serait bien celui de voir survivre encore beaucoup d'Allemands pour faire tirer sur eux de nouvelles munitions. Il est clair, d'après les énormes approvisionnements en matériel de guerre de l'Amérique et les prix élevés payés pour eux, que les Alliés ne sont pas en mesure de fabriquer eux-mêmes ces approvisionnements. Ils se trouveraient bientôt à court de munitions si les Etats-Unis ne leur venaient en aide en leur fournissant continuellement du nouveau matériel. La guerre serait probablement terminée à l'heure qu'il est sans cette importation perpétuelle des Etats-Unis en Angleterre par le chemin du Canada et en Russie par Vancouver.

Après avoir déclaré que la neutralité des Etats-Unis, ainsi comprise par eux, vole à l'Allemagne le fruit de ses succès, l'auteur de l'article en question se moque de la charité et de la moralité des Américains.

Comme compensation, dit-il, les Yankees sentimentaux envoient à l'Allemagne des cadeaux de Noël, consistant en cargaisons de poupées et de joujoux. A Pâques, nous recevons peut-être une cargaison de gâteaux pour les enfants de nos héros, mutilés par des shrapnells américains et par des balles dum-dum américaines. Les larmes aux yeux, les Américains maintiennent au travail tous les ouvriers qu'ils peuvent utiliser, et leurs machines roulent nuit et jour afin de produire des masses de matériel d'assassinat dans la guerre contre le peuple allemand. Avec des phrases onctueuses sur la paix et le mot d'intervention sur les lèvres, ils continuent de fabriquer des obus, et, dans leur for intérieur, ils n'ont qu'un désir ardent, celui de voir la guerre continuer encore et encore, de façon à ne pas rater de sitôt l'occasion d'empoigner d'énormes bénéfices.

Suppression des critiques des socialistes

L'organe socialiste de Düsseldorf a été saisi pour avoir fait paraître un leader sur l'Angleterre et l'Allemagne. Le *Vorwärts* publie maintenant le texte d'une lettre adressée par le baron de Gayl, commandant du 7^e corps à Munster, ainsi conçue :

L'article publié dans votre numéro du 24 mars est en contradiction avec la vérité. Il rejette sur l'Allemagne la responsabilité de l'aggravation d'antagonisme entre l'Allemagne et l'Angleterre. Il est impossible de permettre qu'un point de vue absolument opposé au sentiment patriotique allemand puisse être exprimé sous le couvert de l'impartialité. De plus, l'article est nuisible, parce que, contrairement au veto mis sur la discussion des buts de la guerre, il demande l'abandon de toute extension territoriale en Belgique et en France. Enfin, le ton immodéré et acerbe de l'article blesse profondément notre sentiment national.

Dans une autre colonne, le *Vorwärts* attire l'attention sur une des innombrables notes chauvines réclamant l'annexion de la Belgique, et il signale que si la discussion de cette question est permise pour ce point de vue, elle devrait également l'être pour l'autre.

Indépendamment de la suspension fréquente ou de la saisie de feuilles socialistes, il paraît que les autorités ne permettent pas leur lecture dans les hôpitaux militaires.

L'usage des langues ennemies

Un jeune écolier de Francfort vient d'écrire un article intitulé : « Pourquoi nous apprenons les langues de nos adversaires ? » et dont voici un extrait :

L'Allemagne apparaît aux yeux de l'univers comme un Etat commerçant uni, ainsi que nous l'avons désiré depuis longtemps. Ce résultat est dû à la guerre provoquée par l'envie de nos ennemis qui ont reconnu que notre Etat s'est développé d'une manière puissante. Son commerce a augmenté grâce à ses commerçants qui ont compris comment ils devaient s'adapter aux goûts du public et qui parlaient des langues étrangères. C'est ce que nous devons faire lorsque nos ennemis auront été battus. Nous devons leur prendre la première place dans le commerce mondial en utilisant leur langue. Ce n'est qu'ainsi que le commerce allemand pourra redevenir prospère et que nous pourrons créer de nouvelles colonies.

La Guerre anecdotique

Le poilu

Le sous-lieutenant F... nous adresse une chaleureuse et vibrante définition du « Poilu ». Elle mérite d'être reproduite dans tous les « Echos des Tranchées » :

Le connaissez-vous ? Le connaissez-vous jamais, gens des villes quietes ou joyeuses, grouillantes ou ensommeillées que son héroïsme protégea de l'odieuse souillure ?

Ah ! louez-le ; glorifiez-le ; exaltez-le, citadins oublieux, ouvriers gardés à vos usines, artisans de la glèbe qu'il vous permet de féconder encore. Que vos enfants le vénèrent et le nimbent de la sainte auréole du glorieux martyr et de l'intangibles devoir.

A lui, pour lui, les voies triomphales, les envolées joyeuses des bourdons, les arcs glorificateurs et les colonnes impérissables. Que son nom, né dans le sang généreux et libérateur de la France unie, survive à l'oubli destructeur.

Cet homme nouveau, fait de courage et d'abnégation, de vaillance et de bonté, de rêve et de réalité ; ce soldat de toutes les revanches, de tous les dévouements, de toutes les audaces, droit comme sa conscience et fort comme son droit ; admirable synthèse de toutes les vertus de sa race, radieux et fier dans sa gaine de boue, son nom est sur toutes les lèvres comme il demeurera gravé dans tous les cœurs : c'est : « le Poilu ». Le « Poilu » de la tranchée, le « Poilu » des assauts et demain le « Poilu » des épiques chevauchées, le « Poilu » de la revanche, enfin !

FLOQUET,
Sous-lieutenant

Dans la même tranchée

De *l'Echo de Paris* :

Il y a quelques jours, en Argonne, pendant qu'une compagnie d'infanterie prenait position dans une tranchée, on voyait arriver, plein d'ardeur et de courage, un jeune caporal de la classe 1914, appartenant à un régiment du Midi. Toute la compagnie, les officiers en tête, regardaient avec curiosité ce nouveau venu, quand, tout à coup, on voit bondir des rangs le soldat Masson, qui s'écria : « C'est mon fils ! » Une seconde après, les deux hommes se jetaient dans les bras l'un de l'autre.

On juge de la joie du père de retrouver son fils en un pareil endroit ; puis, apercevant sur sa manche les galons de caporal : « Allons ! bon, lui dit-il en riant, voilà que je te dois obéissance ! »

Heureux et fier, le territorial présenta le jeune gradé aux officiers et sous-officiers qui témoignèrent aux deux soldats les meilleures marques de sympathie.

Et le père et le fils continuèrent à participer dans la tranchée à la défense du sol français.

Les « saucisses » explosives

Du *Bulletin des Armées de la République* :

Un officier de nos amis nous écrit une lettre dont nous détachons ce qui suit :

« Ce matin, j'ai fait une longue promenade dans les tranchées. Les Allemands ont bien voulu à ce moment précis se tenir tout à fait tranquilles. J'ai fort apprécié cette marque de respect, car ils lancent de temps à autre des saucisses explosives auxquelles il convient tout au moins de faire attention. Le meilleur moyen de se parer quand on les rencontre, c'est de faire quatre ou cinq pas à droite ou à gauche et de se coucher sur le ventre. La saucisse met sept ou huit secondes à exploser ; on a donc le temps de manœuvrer ainsi et l'on en est quitte de la sorte pour une vive commotion, car le vent de l'explosif se borne à vous soulever à un mètre de hauteur, après quoi l'on retombe dans la boue en excellent état. »

Il ne manquait à la charcuterie boche, infinie dans ses variétés, que la saucisse explosive : c'est le suprême de la *delikatesse* !

Dégoutés d'eux-mêmes

Du journal d'un officier allemand :

Nous sommes toujours à R... L'intérieur des maisons est charmant. Il y a, en France, une classe moyenne qui possède des meubles magnifiques. Tout a été brisé. Les Vandales n'auraient pas pu faire plus de dégâts.

Cette place est la honte de notre armée. Les chefs de colonne sont responsables de la plus grande partie de ces dégâts : ils auraient pu empêcher ces pillages et ces destructions. Les dégâts se chiffrent par millions... Moi-même, je n'ai pu m'empêcher d'emporter, par-ci, par-là, un petit souvenir ; entre autres, un magnifique imperméable et un appareil photographique pour Félix...

« Le singe »

Du *Cri de Paris* :

Un petit soldat, venu du fond de la Bretagne, a écrit à sa sœur, qui est domestique à Paris, ses premières impressions militaires. Et voici en quels termes il parle de la cuisine du quartier :

« La popote n'ai pas movais. Hier on a mangé du singe. Tu ses, toi qui fai la dégouté, ça n'est pas movais. D'aieure, quan je retourné au pais, je compte ben acheter le chien pensée à la mère Kerner et vous le préparé... »

Le petit soldat, qui a pris goût au chimpanzé, serait bien désillusionné si on lui apprenait que le « singe » c'est du bœuf.

PARMI LES TROUS, LES ÉPIEUX ET LES RONCES DE FER



TRANCHEES ALLEMANDES OCCUPEES PAR LES RUSSES



LES FILS DE FER BARBELES QUI DEFENDAIENT LES TRANCHEES ALLEMANDES

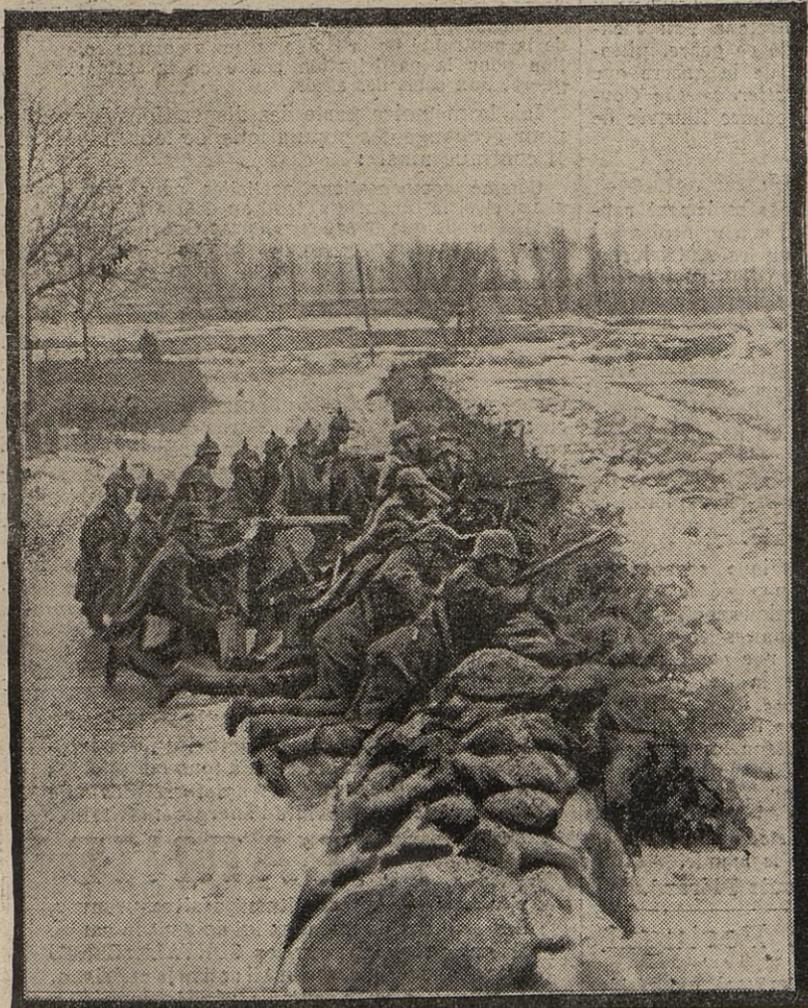
C'est à considérer ces vastes étendues polonaises toutes jalonnées de milliers de pieux, toutes défoncées de perfides chausse-trapes que l'on peut se faire idée de ce que les combats entre Allemands et Russes ont de terrible et de meurtrier. Pour conquérir ces camps hérissés, nos alliés ont déployé des prodiges de valeur et, Dieu en soit loué, la victoire les a payés de leur bravoure.

PRISONNIERS TURCS EN ÉGYPTÉ



Entre deux files de Tommies, ces Turcs prisonniers s'acheminent vers le lieu de leur captivité. Avec la résignation coutumière aux mahométans, ils acceptent leur sort. Pour un peu, ils auraient le sourire, tant leur nouveau destin leur paraît préférable à celui des combats.

Aux aguets



Lors des mouvements des Allemands en Pologne, il advint qu'ils n'eurent pas le temps de faire des tranchées et qu'ils durent s'« accoter » hâtivement aux haies bordant les routes.

Le mur de la vie privée



L'obus ne respecte rien. En Alsace, il a voulu regarder par-dessus « le mur de la vie privée ». Et ces deux lits, plutôt malmenés, s'étonnent encore de son indiscretion.

RETOUR DE SERBIE

Un chirurgien hollandais dénonce les atrocités autrichiennes

LA HAYE (De notre correspondant particulier). — Dans un clair et paisible quartier moderne, entre La Haye et Scheveningen. De jolies villas entourées de vastes jardins. Au loin, on aperçoit les tours roses du palais de la Paix. C'est dans l'une de ces maisons que je rencontre le docteur Van Tienhoven, un chirurgien hollandais qui vient de rentrer de Serbie, malade, après avoir soigné les soldats du roi Pierre et des prisonniers autrichiens pendant sept mois. Figure intéressante de jeune savant, aux yeux brillants, pleins d'ardeur : un Hollandais du genre enthousiaste.



Dr VAN TIENHOVEN
chef de l'ambulance hollandaise en Serbie.

Il connaît bien, il aime la Serbie : il a déjà servi son armée pendant les deux guerres balkaniques. Le 29 juillet dernier, avec cinq vaillants collaborateurs de la Croix-Rouge hollandaise, il partait à nouveau pour Belgrade, via Varsovie, Odessa, Galatz, Sofia. Le voyage n'alla pas sans aventures : le jeune chirurgien hollandais devait perdre en route le coffre contenant ses instruments de chirurgie. Heureusement, on lui rendit à Valjevo les instruments dont il s'était servi pendant la guerre précédente et que l'on avait soigneusement gardés.

Le docteur Van Tienhoven et ses collaborateurs hollandais sont restés à Valjevo du 1^{er} août (calendrier slave) jusqu'au 2 novembre, date à laquelle il fallut se retirer devant les Autrichiens. Mais, le 4 décembre, le docteur Van Tienhoven revenait à son ambulance de Valjevo. Il y a environ deux mois, il tomba malade, atteint de *vlektyphus* (ne pas confondre avec le typhus abdominal). La maladie, apportée par des prisonniers autrichiens, fait des ravages très grands en Serbie. Rien que dans les services sanitaires, sur 450 médecins, 200 sont devenus malades, dont un grand nombre sont morts. Des 6 Hollandais de la Croix-Rouge, 1 est mort et 3 sont malades, dont le docteur Van Tienhoven.

L'invasion.

Malgré l'aide magnifique apportée par la France et l'Angleterre à la Serbie, il y avait beaucoup à faire, il reste beaucoup à faire pour améliorer là-bas les services sanitaires : il y a peu de médecins en Serbie, l'Université de Belgrade ne délivrant pas de diplôme pour la médecine. Manque de place aussi, manque d'installations. Il a fallu tout le temps improviser. « Avant l'arrivée des Autrichiens, me dit le docteur Van Tienhoven, toute la ville de Valjevo n'était plus qu'un vaste hôpital. Les cafés, les greniers des maisons, les corridors étaient pleins de blessés. Une nuit, alors que les premiers shrapnells autrichiens éclataient sur la ville, je quittai celle-ci avec le personnel de mon ambulance et nous allâmes à Tehaltchak. Quels tableaux affreux nous vîmes tout le long des routes : des milliers de femmes, de vieillards, d'enfants affamés, épuisés, terrorisés par des récits de cruautés, hélas ! trop vrais, et fuyant sans but, à pied ou dans des chariots trainés par des bœufs. J'ai vu une femme déposant son enfant mort au bord de la route et puis continuant, hébétée. Plus tard, je vis arriver l'armée épuisée, dépourvue de munitions, offrant certes, à ce moment, un pénible spectacle. Le vieux roi Pierre et ses fils ne quittaient pas les troupes, vivaient parmi les soldats, pendant cette retraite momentanée, comme aux jours de batailles et de victoires.

Les Autrichiens chassés définitivement.

« Mais des munitions arrivèrent. Du coup, l'ardeur et l'enthousiasme renouèrent parmi les Serbes, qui, dans un élan superbe, chassèrent pour la deuxième fois du territoire les Autrichiens épuisés par une marche forcée qu'ils avaient faite à la légère, sans avoir bien assuré leurs services de ravitaillement. »

— Croyez-vous qu'ils reviendront ? demandons-nous au docteur Van Tienhoven.

— Pas de danger, dit-il en riant. Ils ont trop à faire ailleurs. Et puis, s'ils s'y frottent encore, étant donnée l'ardeur dont j'ai vu les Serbes animés, ceux-ci les battraient une fois de plus avec leur armée de 300.000 gaillards aguerris, bâtis en hercule, bien équipés et d'une sobriété étonnante.

Mais le docteur Van Tienhoven me dit ensuite quel spectacle affreux les attendait à leur retour à Valjevo. Ils y trouvèrent 4.000 blessés restés sans soins pendant dix jours. Beaucoup n'avaient même pas un peu de paille pour s'étendre. Il régnait dans la ville une odeur épouvantable. Les Autrichiens n'avaient pas enterré

les morts : ils les avaient simplement entassés dans les caves.

« Nous trouvâmes plus de 60 cadavres dans la cave du gymnase ; dans ma salle Röntgen, à mon ambulance, il y en avait 3. Les Autrichiens avaient pris plus de soin de leurs chevaux, installés à l'intérieur des maisons, que des hommes.

Le typhus.

« Peu de temps après notre retour, éclata l'épidémie de typhus qui fit des ravages épouvantables parmi la population civile comme parmi les troupes et les prisonniers qui l'avaient d'ailleurs apportée. »

Le docteur Van Tienhoven raconte que des milliers d'enfants sont morts. C'est par centaines que les cadavres de femmes, d'enfants et de soldats, liés ensemble et transportés sur de grands chariots, étaient enterrés dans les fosses communes. « Dans une auberge abandonnée, sans carreaux aux fenêtres, environ 300 malheureux s'étaient réfugiés. Tous les jours, on allait ramasser quelques morts parmi eux... »

Atrocités austro-hongroises.

Mais l'horreur de tout cela est dépassée, sans conteste, par celle des atrocités que les troupes austro-hongroises ont commises. Ces atrocités, commises sur des soldats blessés, des femmes, des vieillards, elles ont fait l'objet d'une enquête de la part d'une commission dont le docteur Van Tienhoven et un ingénieur suisse faisaient partie.

Le docteur Van Tienhoven me montre des photographies qui constituent un effrayant réquisitoire contre les Autrichiens, Croates, Hongrois et autres Tchèques, qui, ensemble, sont responsables des abominations commises pendant cette débâcle de fin août. On frémit devant le prodige de sadisme et de cruauté que révèlent ces photos.

L'enquête de la commission a porté surtout sur la contrée qui s'étend entre Zaviak et Breziak. Le major autrichien Jozef Balzariek, fait prisonnier et que la population avait désigné comme le principal responsable de ces massacres, fut amené devant les cadavres de seize de ses victimes : des enfants, des jeunes femmes affreusement mutilés. Au retour de cette confrontation, dans la voiture qui le ramenait vers le quartier général, le misérable s'est empoisonné avec du cyanure. La commission a exhumé les cadavres de malheureux enterrés vivants ; elle a trouvé dans une école incendiée ce qui restait des corps d'une soixantaine d'enfants brûlés vifs. Sur le tard, le haut commandement austro-hongrois a frappé de fortes punitions quelques-uns des auteurs de ces actes de barbarie. Dans leur fuite, les Autrichiens, furieux, ont tout saccagé sur leur passage, à travers le nord de la Serbie. Le docteur Van Tienhoven a photographié la porte de la maison d'un pope, sur laquelle les Autrichiens avaient écrit : « Beau souvenir de l'expédition vengeresse de l'armée autrichienne, 15 août. La Serbie dévastée ! Vive l'armée autrichienne ! »

Sur les ruines de certaines maisons, on voyait les portraits du roi Pierre et du prince héritier, les yeux crevés à coups de baïonnette. Le docteur Van Tienhoven donne beaucoup de détails de ce genre, pittoresques et précis, dans le journal de la guerre que publie en ce moment le *Nieuwe Rotterdamse Courant*, et qui paraîtra ensuite en brochure illustrée de photographies saisissantes.

Balles explosibles.

Le jeune savant hollandais n'a pas seulement rapporté des photos et des trophées. Il m'a montré aussi des balles explosibles employées par les Autrichiens, non pas seulement pour tirer sur des redoutes en guise de grenades, mais, hélas ! aussi sur les soldats serbes. « Il n'y a pas de doute à cet égard, malheureusement, nous dit avec tristesse le docteur Van Tienhoven ; nous avons trouvé, dans les blessures de certains hommes, des blessures affreuses, l'aiguille et la matière explosive de ces balles dont les Autrichiens ont d'ailleurs abandonné un nombre considérable, lors de leurs débâcles successives. » Le docteur Van Tienhoven a prié l'arsenal hollandais de Heembrug de faire l'analyse de ces balles explosibles.

L'avenir de la Serbie.

Pour finir, le jeune et sympathique savant me répète quelle impression superbe, malgré le typhus que l'on a combattu d'ailleurs énergiquement, l'armée serbe, augmentée des recrues albanaises et macédoniennes, faisait à son départ. Il a une confiance absolue dans la cause et l'avenir de la Serbie. « Ce pays, dit-il, est appelé à un immense avenir. Il nous étonnera plus encore par sa richesse naturelle, l'énergie de son peuple, quand il aura obtenu les débouchés et les moyens de développement économique auxquels il prétend. » Et le docteur Van Tienhoven, avec ardeur, me dit la rude poésie qui se dégage des paysages du Vardar et de ce peuple de soldats paysans et pasteurs qui n'a pas fini d'étonner le monde.

Louis Piérad.

L'ex-roi Manuel de Portugal

LONDRES. — L'ex-roi Manuel de Portugal, qui réside actuellement près de Londres dans une propriété de la reine Amélie, a été invité par le prince Hohenzollern de Sigmaringen, son beau-père, à venir le voir avec sa femme ; l'ex-souverain a remercié et a remis à plus tard sa visite.

D'un autre côté, le roi Manuel a encore été invité par le roi Louis de Bavière ; mais il s'est également excusé. (Presse associée.)

Nouvelles déclarations de M. Venizelos

Les conditions de l'intervention de la Grèce.

ATHÈNES. — Dans de nouvelles déclarations faites à ses amis politiques et qui sont reproduites par les journaux de son parti, M. Venizelos dit :

Le 11 janvier, le ministre d'Angleterre me fit savoir, au nom de sir Ed. Grey, que si la Grèce portait secours à la Serbie, les puissances de l'Entente consentiraient volontiers d'importantes cessions territoriales à la Grèce en Asie-Mineure.

Le ministre d'Angleterre ajouta que si je voulais une entente sur cette base, il me fallait adresser sans retard aux gouvernements alliés ma proposition, laquelle serait certainement accueillie avec faveur.

Le représentant de l'Angleterre me demanda aussi de retirer les objections que je faisais à des concessions territoriales que les Serbes consentiraient à la Bulgarie, puisque, par suite de l'extension territoriale de la Grèce en Asie-Mineure, l'équilibre balkanique n'était pas rompu au préjudice de la Grèce.

Le colonel Metaxas, chef de section à l'état-major, consulté, estima que la coopération gréco-roumaine ne suffisait pas pour tenir la Bulgarie, et que la coopération de celle-ci était nécessaire.

M. Venizelos adressa donc au roi un mémoire dont voici le résumé :

Jusqu'à aujourd'hui, notre politique consistait à conserver la neutralité aussi longtemps que la Serbie n'exigerait pas que nous tenions les engagements pris envers elle.

Aujourd'hui, nous sommes invités à prendre part à la guerre, en échange de compensations qui feront la Grèce grande et puissante.

Pour obtenir ces compensations, nous devons affronter des dangers, qui, du reste, subsisteraient même si nous ne faisons pas la guerre.

Si nous permettons que la Serbie soit écrasée par les Austro-Allemands, nous n'avons pas la certitude que ceux-ci ne descendront pas à Salonique.

Si l'Autriche se contente d'occuper la Serbie, rien ne prouve qu'elle n'invitera pas la Bulgarie à occuper la Macédoine ; et quelle serait notre situation ? Il nous faudrait aller au secours de la Serbie dans des conditions autrement défavorables que les conditions actuelles.

Nous devons rechercher la coopération de la Roumanie et aussi celle de la Bulgarie. Cette coopération assurerait la victoire des alliés.

Pour la réussite de ce projet, je crois que des concessions doivent être faites à la Bulgarie.

Nous devons, avant tout, retirer nos objections à des concessions territoriales des Serbes à la Bulgarie, même si ces concessions s'étendent à la rive droite du Vardar.

Si cela ne suffisait pas, je conseillerais, quelque douloureux que ce soit, de sacrifier Cavalla pour sauver l'hellénisme en Turquie et assurer la création d'une Grèce vraiment grande, comprenant tous les pays où l'hellénisme exerça son action durant les longs siècles de son histoire.

Pourtant, ce sacrifice ne serait pas fait comme prix de la neutralité de la Bulgarie, mais comme compensation pour la participation active de la Bulgarie à la guerre aux côtés des alliés.

Ici, le mémoire parle des dispositions à prendre pour l'échange des populations, de leurs biens, etc. Il continue ainsi :

Comme compensations partielles pour nos concessions, et si la Bulgarie s'étend au delà du Vardar, nous demanderons que le secteur Doiran-Guevgueli nous soit concédé, afin que nous acquerions au nord une frontière importante en compensation de la perte considérable que nous subirons à l'est.

M. Venizelos envisage le cas où la Bulgarie ne voudrait pas assurer sa coopération. En ce cas, dit-il, il conviendrait de s'adresser à la Roumanie.

Puis l'ancien président du Conseil montre les dangers que courrait l'hellénisme en Turquie à la suite d'une victoire des Turco-Allemands ; et il conclut à la nécessité pour la Grèce d'intervenir afin de libérer les Hellènes encore asservis, servir l'humanité et conserver l'estime des puissances qui aidèrent à la constitution du royaume et lui donnèrent depuis toujours leur protection.

On a vu par les déclarations qu'a faites hier M. Gounaris, président du Conseil, que si la politique de M. Venizelos admettait des concessions, par contre la politique du cabinet actuel repousse toute idée de concessions.

Combien de gens sont DÉPRIMÉS ou ANÉMIÉS par suite des événements actuels ; il est intéressant de faire connaître à tous ces épuisés qu'il y a depuis 25 ans, en Angleterre, un vin de santé, source immédiate d'énergie et de vitalité.

WINCARNIS

vin fortifiant et reconstituant, a fait ses preuves, des milliers de malades lui doivent la santé. Il est précieux pour les CONVALESCENTS blessés ou malades dont il active la guérison. Essayez une seule bouteille, résultat immédiat. Toutes Pharmacies. Bouteille 5f. ; 1/2 bout. 3f. Dépôt G^{ral} : SCOTT, 38, Rue du Mont-Thabor, Paris.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Les Sports et la Défense Nationale

COMITES D'EDUCATION PHYSIQUE

ACADEMIE DE PARIS

Le meeting de Pâques. — Les adhérents de l'E. C. P. de Paris sont des gaillards que n'arrêtent ni vents ni marées. Hier matin, malgré la pluie, ils ont fait montre de vaillance et d'énergie, car ils partaient nombreux pour La Boullie, et 120 se présentaient au départ du cross-country, dont voici le classement :

MM. Miller, 17.50 ; Crost, 18.05 ; Drancourt, 18.16 ; Hugon, 18.20 ; François, 18.27 ; Ragu, 18.33 ; Wertheimer, 18.35 ; Leblanc, 18.39 ; Ch. Evrard, 19 ; Clamet, 19.09 ; Baumont, 19.10 ; Sonchal, 19.13 ; Roux, 19.16 ; Regnault, 19.18 ; Bougnol, 19.25 ; Vigué, 19.27 ; Guimier, 19.31 ; Bardy, 19.32 ; Gery, 19.33 ; Dargueil, 19.39 ; Coppen, 19.42 ; Brétil, 19.53 ; Quenord, 20.03 ; etc., etc.

Après le déjeuner de 150 couverts, qui fut des plus animés, le fusilier marin Durocher donna la leçon de culture physique. Les dirigeants du C. E. P. procédèrent ensuite aux différentes épreuves de courses, de sauts, etc., pour les-

CYCLISME

A propos de Milan-San Remo. — La course, annoncée comme internationale, n'a été, le 28 mars, qu'une simple épreuve nationale, les coureurs étrangers n'ayant pu, ou n'ayant voulu y participer.

Le gagnant annoncé était Girardengo. Mais voici qu'à la suite d'une réclamation, Girardengo a été disqualifié, et le jury a proclamé vainqueur Corlatta, arrivé second. Le rapport officiel a établi que Girardengo, à Port-Maurice, n'avait pas suivi l'itinéraire officiel et avait traversé intentionnellement la ville, abrégant ainsi le parcours. C'est ce même coureur qui avait, en 1913, provoqué une scandaleuse émeute à l'arrivée du Tour de Lombardie, gagné par notre compatriote H. Pélissier, en prétendant faussement qu'il avait été gêné par Pélissier, qui fut alors sérieusement blessé. Une forte amende et une suspension furent infligées à l'italien. Cela ne l'a pas corrigé, puisque le voilà qui vient, sous une autre forme, d'essayer encore de frustrer un camarade.

ACADEMIE DE LYON

Revue de M. le maire. — Chaque dimanche, les C. E. P. Lyonnais donnent une preuve nouvelle de leur activité féconde. La journée du dimanche 28 mars a été particulière-

qui n'en est pas une — nous la trouvons dans le *Rappel socialiste de Dijon* :

« Pourquoi donc une si belle œuvre s'est-elle, dès son éclosion, vu entravée, et pourquoi n'a-t-elle pu aboutir ? C'est ce que tous les patriotes dijonnais se sont demandés avec un étonnement bien compréhensible.

» Pour faire fonctionner cette œuvre, le comité avait besoin de terrains, d'outils, du gymnase municipal et d'instructeurs.

» Les terrains et les outils furent demandés à la municipalité, qui réserva aux organisateurs le meilleur accueil. Mais le gymnase municipal étant réquisitionné pour loger une quarantaine de soldats, et les instructeurs militaires étant sans doute trop occupés, le général gouverneur ne crut pas pouvoir donner satisfaction à la demande qui lui avait été formulée sur ces deux points.

» Nous serait-il permis d'espérer qu'il est tout de même possible de faire à Dijon ce qui s'est fait à Rouen, à Lyon, à Valence et ailleurs, sans compromettre en quoi que ce soit les nécessités matérielles de la défense nationale ?

» En formant à la pratique des exercices physiques tous les jeunes gens, soldats de demain, les organisateurs de ses œuvres préparent à l'armée une génération puissante, vigoureuse et entraînée.

» Souhaitons donc que bientôt le Comité dijonnais de l'Œuvre de l'Education Physique de la Jeunesse rencontre le concours qui lui a manqué jusqu'ici et qu'il puisse enfin se mettre utilement à l'ouvrage pour le plus grand bien de notre pays.

Et, à une réponse posée par un groupe dijonnais d'amateurs des exercices physiques au *Progrès de la Côte-d'Or*, ce journal répond :

« Des renseignements que nous avons recueillis auprès de personnes autorisées, il résulte que ce comité n'est pas resté inactif. A la date du 28 novembre, il nommait une commission technique qui désignait comme président : M. J. Vallée, président de l'Association Fraternelle des Sociétés de Gymnastique de la Côte-d'Or ; comme vice-président : M. J. Kohn, professeur de gymnastique au lycée Carnot, et comme secrétaire : M. L. Coquet, secrétaire général de l'Union Gymnastique Dijonnaise. Cette commission élaborait aussitôt un programme suivant les prescriptions ministérielles, et un appel allait être lancé à la jeunesse. Malheureusement, les concours sur lesquels la commission comptait — concours absolument nécessaires, que les organisations semblables de Lyon, Rouen, Valence, etc., avaient obtenu — lui ayant fait défaut, elle dut renoncer au but qu'elle poursuivait et abandonner, bien à regret, une œuvre éminemment patriotique qui, certainement, aurait rendu de grands services.

» Devant les bienfaits inestimables constatés, résultant des exercices de la culture physique, il nous paraît inadmissible que les bonnes volontés soient en Côte-d'Or paralysées, et ne puissent rapidement obtenir les concours (qui se rencontrent partout ailleurs), nécessaires. Ce qui se pratique dans un département français peut, avec un peu de bonne volonté, se pratiquer dans tous les départements, surtout quand il s'agit de la défense nationale !

AERONAUTIQUE

A l'Aé. C. F. — Le comité de direction de l'Aé.C.F. s'est réuni sous la présidence de M. H. Deutsch de la Meurthe, président, qui a rappelé, en termes émus, les deuils qui, successivement, viennent de frapper MM. Louis et Léon Barthou. Le comité renouvelle ses vives condoléances aux familles de MM. André Le Brun et Roger Jourdain, récemment décédés, et il porte au tableau d'honneur les brillantes citations de M. Demarest, tué à l'ennemi, et M. René Grosdidier, maître de Commerce, ainsi que les promotions de MM. Léon Barthou, Bertrand de Lesseps, le comte de La Vaulx et Sératzky. Le comité ratifie la délivrance de brevets de pilotes aviateurs et aéronautes.

Une somme de 1,000 francs est votée comme souscription du Club au monument élevé à la mémoire du sénateur aviateur Emile Reymond.

Le prochain comité de direction se réunira le 6 mai, à 5 h. 30, au siège social. L'assemblée générale statutaire aura lieu le 29 avril, à 5 h. 30 du soir.

AUTOMOBILE

Heureuse initiative. — Assurer une situation honorable aux glorieux blessés, ouvriers de l'automobile ou mécaniciens-conducteurs, telle est la pensée qui a dicté l'appel de la Fédération des Automobiles Clubs Régionaux de France, adressé à tous les Automobiles Clubs. Chaque club centralisera les demandes d'emploi et indiquera les places pouvant mieux convenir à ces braves qui reviendront affaiblis par la maladie ou privés d'un et même de plusieurs de leurs membres. Toutes nos félicitations à la Fédération des A.C. Régionaux.

POUR LA JEUNESSE FRANÇAISE

LE DÉCALOGUE DE 1915

A l'heure où s'ouvre pour la Patrie une ère nouvelle, des devoirs nouveaux s'imposent à la jeunesse française. Ces devoirs sont magistralement tracés dans le Décalogue de 1915.

EXCELSIOR a fait imprimer ce document sous forme d'affiche, afin de permettre de le placer dans tous les lieux de réunion, classes, chambres, ateliers, etc. On peut se procurer ces affiches à EXCELSIOR, 88, Champs-Élysées, Paris, aux prix de propagande suivants :

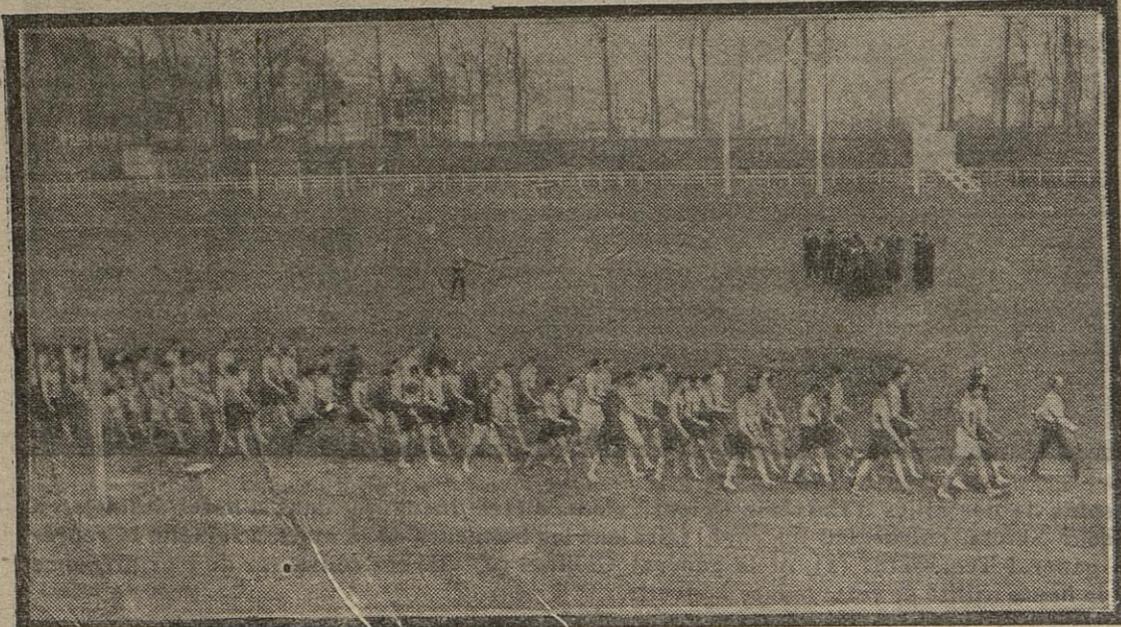
1 affiche, à nos bureaux, 0 fr. 40 ; par poste, 0 fr. 45
12 affiches — 4 fr. » ; — 4 fr. 15
50 — — 3 fr. » ; — 3 fr. 65
100 — — 5 fr. » ; — 6 fr. 25

LA GYMNASTIQUE UTILITAIRE

Pour compléter le Décalogue de 1915, EXCELSIOR a publié le lundi 29 mars un supplément de quatre pages qui présente un véritable programme de la gymnastique utilitaire, dont la technique n'est autre que la mise en pratique des maximes énoncées dans le Décalogue.

Le numéro d'EXCELSIOR du 29 mars avec son supplément est envoyé franco sur demande accompagnée de 0 fr. 40 par exemplaire.

LANGUES LEÇONS & TRADUCTIONS PIGIER
Boulevard Poissonnière, 19



Visite du général Goiran, commandant la 3^e région, au C.E.P. de la Haute-Normandie. Les élèves défilent en colonne, en chantant des airs patriotiques. (Phot. Leconte.)

quelles de nombreux prix furent attribués ; plus de 250 athlètes sont venus sur le terrain. La journée se terminait par des parties de football.

Aujourd'hui lundi. — Retour à La Boullie pour les épreuves non terminées hier (moyens de communication habituels et notamment train à la gare des Invalides de 0 h. 20). A 10 h. 30, cross-country ouvert à tous, sauf aux dix premiers du critérium d'hier. A 11 h. 30, déjeuner à La Boullie pour tous ceux qui se sont fait inscrire samedi. A 1 h. 30, séance de culture physique, et, à 2 heures, continuation et fin des épreuves. Retour à Paris.

COURSE A PIED

Le dîner des Ancêtres. — Jeudi 8 avril, à 7 h. 30, au restaurant Zimmer-Madrid, boulevard Montmartre, dîner des Cross des Ancêtres et remise des prix. Droit d'inscription pour le dîner, 5 francs.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les matches d'hier

Le match Ligueurs contre Unionistes. — Le match qui s'est déroulé hier après-midi, sur le terrain du Club Français, à Vanves, avait attiré, malgré le temps exécrable, la foule des sportsmen. Peu de rencontres pouvaient, en effet, offrir semblable intérêt, car non seulement il s'agissait là d'une œuvre charitable — le montant de la recette étant destiné à acheter des ballons pour les soldats — mais l'attrait sportif de cette compétition était absolument exceptionnel. Pour la première fois, en effet, des joueurs de deux fédérations rivales étaient aux prises dans un match de football. L'U.S.F.S.A. et la Ligue de Football Association, laissant de côté toute rivalité et faisant, « l'union sacrée », avaient accordé les autorisations nécessaires. Le match Ligueurs-Unionistes fera certainement époque dans les annales du football association.

C'est le Club Français qui eut cette heureuse initiative, et qui organisa ce match, sous le patronage des deux fédérations et avec le concours de notre confrère l'Auto.

Cette rencontre tant attendue a tenu tout l'intérêt qu'elle promettait ; elle a été passionnante de bout en bout, et les deux équipes en présence, composées des meilleurs joueurs de chaque fédération, se sont si vaillamment défendues, qu'aucune d'elles n'a pu remporter un avantage décisif : c'est par match nul, 3 buts à 3, que s'est terminée cette magnifique compétition.

La recette s'est élevée à 762 francs ; en déduisant les frais, c'est 700 francs environ qui seront employés à l'achat des ballons. C'est une jolie somme, et cependant il était difficile d'avoir une journée aussi hostile, la pluie n'ayant pas cessé un seul instant.

Avant cette rencontre, un match entre les mitrailleurs belges et les fusiliers marins a été l'apanage des mitrailleurs, qui ont triomphé par 3 buts à 0.

Coupe de la Commission (U.S.F.S.A.). — C.A.S. Garennois (1) bat U.S. de Maisons-Laffite (2) par forfait.
Les Coupes de la F.G.S.P.F. — Madeleine Sports (4) bat Etoile des Deux Lacs (1) par 3 buts à 0.

Autres matches. — J.A. de la Plaine-Saint-Denis (1) bat E.S. Plaine-Saint-Denis (1) par 3 buts à 2 ; C.A.S. Garennois (3) bat C.P.A. Poissy (1) par 5 buts à 1 ; U.S. d'Anteuil (1) bat U.A. XX^e (1) par 4 buts à 2 ; C.S. des Souds-Muets (1) et C.S. Souds-Muets (2) font match nul (2 buts à 2).

ment remplie, malgré la pluie qui n'a cessé de tomber. Entraînés comme ils le sont, ces jeunes C. E. P. se rient des intempéries. Les défections ont été rares, et c'est le bataillon presque au complet qui a pris part à la marche-manœuvre, au col de Verdun, précédé par les cyclistes, environ deux cents indépendants, plus cent cinquante élèves du lycée Ampère. Partis à 6 heures 1/2 du matin, après 40 kilomètres de marche-manœuvre, ils se trouvaient à 5 heures du soir tous réunis dans la cour d'honneur de la mairie centrale, la classe 1916 au premier rang.

M. le maire de Lyon avait voulu apporter une preuve nouvelle de sa sympathie aux vaillants éducateurs et à leurs adeptes en acceptant de passer en revue les C. E. P., à l'occasion du départ des conscrits d'avril. Une foule énorme assistait à cette émouvante cérémonie.

M. le sénateur Herriot, maire de Lyon, en quelques mots, fit l'éloge des C. E. P. et de l'œuvre, si rapidement menée à bien. Il termina en disant : « Vous allez partir, jeunes gens. Soyez fiers et glorieux ; souvenez-vous que nous vous suivons et que, dans votre vieille mairie, vous trouverez toujours aide et protection si vous avez besoin. »

Comme souvenir de la journée, il remit lui-même à tous les membres du C. E. P. de coquets portefeuilles aux armes de la ville de Lyon portant la mention : *La Ville de Lyon à la classe 1916*.

M. Abran remercia au nom des C. E. P. et de ses dévoués collaborateurs.

M. le maire, finalement, adressa des félicitations à M. P. de Coubertin pour son inlassable dévouement à la cause de la culture physique en France.

ACADEMIE DE ROUEN

C. E. P. de Haute-Normandie. — Le C. E. P. de Haute-Normandie a composé un programme complet pour les vacances de Pâques : tous les jours de cette première semaine de vacances ont été employés en leçons de culture physique. Ces leçons ont été précédées de bains de soleil qui sont un attrait de plus pour nos jeunes gens. Après chacune des leçons, les élèves se sont disputés des parties de handball et de football, complément et application de l'entraînement qu'ils ont pu acquérir jusqu'à ce jour.

Aujourd'hui lundi de Pâques, les scolaires rouennais iront, à bicyclette, rendre visite à leurs camarades d'Evreux. Ils feront la grand'halte sur le terrain du groupement de cette ville.

ACADEMIE DE DIJON

Une solution s'impose. — Le 20 novembre dernier, à la suite d'une réunion tenue au lycée Carnot, et après une causerie de M. Pierre de Coubertin, délégué du ministre de l'Instruction publique, un comité composé de l'inspecteur d'académie, des directeurs des établissements d'enseignement, d'un représentant de la municipalité et des présidents des sociétés sportives de la ville, était constitué en conformité des instructions ministérielles qui recommandaient l'organisation de l'éducation physique dans chaque région d'académie.

Le 28 novembre suivant, ce comité nommait une commission technique qui désignait comme président : M. J. Vallée, président de l'Association fraternelle des Sociétés de Gymnastique de la Côte-d'Or ; comme vice-président : M. J. Kohn, professeur de gymnastique au lycée Carnot, et comme secrétaire : M. L. Coquet, secrétaire de l'Union Gymnastique Dijonnaise. Cette commission élaborait aussitôt un programme suivant les instructions ministérielles, et un appel devait être lancé à la jeunesse.

Cette œuvre n'a malheureusement pas abouti. La raison —

A L'HOPITAL DE LA CROIX ROUGE JAPONAISE



Cet hôpital, admirablement organisé par les soins de nos alliés d'Extrême Orient, vient d'être inauguré dans l'hôtel Astoria, à Paris. L'ambassadeur du Japon et le professeur Shiota, chirurgien en chef, faisaient les honneurs de la maison lorsque le représentant du ministre de la Guerre, le médecin général Troussaint (1), et le général Gallieni (2) vinrent consacrer de leur présence la haute utilité de cette œuvre nouvelle. (Phot. Le Deley.)

NOUVELLES DU FRONT

La prise du sommet de l'Hartmannswiller

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL)

On se souvient du dramatique incident de guerre dont fut le théâtre en janvier le sommet de l'Hartmannswiller.

Une grande garde française établie dans un petit fortin à la cime fut entourée par les Allemands. Plusieurs jours elle résista. Mais la faim eut raison d'elle.

Pendant qu'elle fournissait un suprême effort, ses camarades attaquaient sur les flancs du mont pour la dégager, attaques précipitées et improvisées, dictées par la volonté d'arriver vite et qui, vu la nature du terrain, n'avaient que peu de chances d'aboutir.

C'était une dette d'honneur et de solidarité que les chasseurs entendaient payer. Un colonel, à qui l'on faisait remarquer l'importance des pertes, répondit : « Moins nous avons réussi, plus nous devons nous sacrifier. Il eût été honteux de quitter la partie sans faire tout le possible, et plus que le possible. » Le commandant Barrié, commandant le bataillon, fut tué au cours de ces attaques, ainsi que plusieurs autres officiers et de nombreux chasseurs.

Après quatre jours d'efforts, on s'arrêta. Certaines compagnies ne comptaient plus que cent vingt fusils. On savait par les prisonniers allemands que la grande garde du sommet avait capitulé. L'héroïque tentative des journées précédentes n'avait plus de raison d'être.

La forteresse invisible

Désormais il fallait reprendre l'affaire à pied d'œuvre, la préparer méthodiquement et démolir pierre à pierre la forteresse invisible d'où les Allemands, dominant les vallées, réglaient avec sûreté le tir de leur artillerie.

Forteresse invisible, telle était en effet la position ennemie à l'Hartmannswiller.

La montagne domine la plaine de 600 mètres. Son versant est plus abrupt que les autres. Mais aucun n'est d'accès facile. Après nos efforts de janvier, nous restions accrochés, suivant l'expression d'un officier, à pente de toit. L'adversaire nous dominait, couvert par plusieurs lignes de défense, protégé plus encore par l'épaisse forêt de sapins qui ferme de toutes parts l'horizon et par l'escarpement des pentes couvertes de neige. Un assaut de vive force ne pouvait, sur un tel ter-

rain, rien produire. C'était un siège qu'il fallait faire, en y employant, comme artillerie et comme matériel, tous les moyens appropriés.

Le brouillard, fréquent en hiver sur les sommets vosgiens, ajoutait une difficulté de plus à celles que le sol et les bois opposaient à notre effort.

La préparation de l'attaque

Pour préparer l'attaque, il importait en premier lieu d'installer fortement nos troupes dans leurs positions. Création de tranchées, d'abris, de pistes, installation d'artillerie, cela prit un mois, jusqu'au 26 février. La volonté de la revanche était au cœur de tous, chefs et soldats. On brûlait d'agir et d'agir vite.

L'assaut fut donc donné le 26. Mais, terrés dans les bois, les Allemands invisibles ne perdirent qu'une centaine de mètres. Notre artillerie n'avait pas pu détruire assez complètement les défenses accessoires dissimulées. Beaucoup de tranchées étaient intactes.

La nécessité d'une préparation plus complète et, partant, plus lente, s'imposait. L'assaut du 26 nous avait du moins permis de repérer avec exactitude la position de l'ennemi, que, jusqu'alors, nous ignorions.

De nouveau on travailla. Par des sapes on précisa le contour des blockhaus allemands. Avec une minutie admirable, — dont on ne peut encore révéler les détails ingénieux et hardis, — artilleurs et fantassins se mirent en mesure de faire produire à l'attaque suivante son maximum d'effet. Il s'agissait d'exploiter et de compléter les premiers résultats obtenus le 26 février.

L'assaut du 5 mars

Le 5 mars, le signal est donné. Les tranchées ennemies sont bouleversées par un tir intense, deux heures durant. Nos chasseurs sautent dedans et enlèvent le plus fort des blockhaus allemands. Cinquante prisonniers restent entre leurs mains, ainsi que deux mitrailleuses. Une grande partie de la première ligne ennemie nous appartient.

Les Allemands sont exaspérés. Les deux régiments qu'ils ont là contre-attaquent bravement quatre fois dans la journée du 5, deux fois dans la matinée du 6. Le 7, ils essaient en masse de sortir de leurs tranchées. Nos feux les fauchent à un mètre de leurs propres parapets. Ils recommencent : même résultat.

Cette fois, la situation morale des deux parties est intervertie. C'est nous qui avons l'ascendant. C'est nous qui dictons notre volonté, qui gardons ce que nous avons pris, qui sommes sûrs désormais de conquérir ce qui nous reste à prendre. Nos troupes sont fatiguées, mais confiantes. Le succès total est certain.

Fantassins et chasseurs

Ce succès, nous allons l'emporter de haute lutte dans la dernière semaine de mars. Aux bataillons de chasseurs, qui se battent sur les pentes depuis deux mois, un régiment d'infanterie vient s'ajouter.

C'est un beau régiment de l'Est, qui depuis le début de la guerre, dans l'offensive d'août, aux combats de Steinbach, n'a connu que des succès. Il a foi dans sa

force et il tient à montrer aux chasseurs ce qu'il sait faire, de même que les chasseurs sont jaloux d'affirmer une fois de plus leurs glorieuses traditions.

Une admirable émulation s'établit entre ces héros.

Après une courte action, le 17 mars, le gros effort est tenté le 23.

Un chef-d'œuvre d'artillerie

Les artilleurs, qui par leur audace et leur patience sont arrivés à voir clair dans ces bois et ont sillonné la montagne de plus de 50 kilomètres de fils téléphoniques, ouvrent le feu.

Ce tir, qui dure quatre heures, il faut en avoir suivi la préparation et les effets pour savoir à quelle étonnante virtuosité sont arrivés nos « bouchers noirs ».

Canons lourds et canons légers concentrent sur l'objectif, avec une précision paradoxale, des centaines de tonnes de mitraille. Les observateurs sont sur la première ligne, réglant le tir au fur et à mesure.

On voit sauter dans les arbres des morceaux d'Allemands, des armes, des sacs à terre.

Quand l'infanterie, d'un bond, jaillit de ses tranchées, précédée à courte distance par ce mur de feu, l'ennemi est terrassé et maté. Il se défend pourtant courageusement. Mais nos hommes attaquent avec furie.

Les fantassins enlèvent deux lignes de tranchées, un fortin, ramassent deux cent cinq prisonniers. Les chasseurs débouchent sur leur flanc avec une ardeur pareille. Nous approchons du sommet.

Mais de nouvelles lignes apparaissent qu'il faudra conquérir aussi. A chaque jour suffit sa peine. Nous repoussons deux contre-attaques et nous organisons le terrain conquis. La patience est facile, quand la victoire est sûre.

Le silence des Allemands

Le lendemain 24, dans les tranchées que l'ennemi tient encore, un observateur voit remuer, à l'aube, des points sombres. Ce sont des casques qui s'entassent; puis les baïonnettes apparaissent. Une grosse contre-attaque se prépare.

Notre artillerie, avec une effrayante rapidité, prend les boyaux sous son feu. Nous voyons, comme la veille, sauter en l'air hommes et équipements. Les pertes allemandes doivent être énormes, car c'est fini des contre-attaques.

Le canon ennemi se tait. La nuit du 25 au 26 se passe dans le silence. Rien ne trouble la paix de la montagne. Nous sommes pourtant à un contact étroit. Un de nos créneaux n'est distant de la tranchée allemande que de 1 m. 80.

L'enlèvement du sommet

Le jour se lève le 26, et avec joie on constate que le brouillard, qui tant de fois depuis deux mois est venu au secours des Allemands, cède aux premiers rayons. Belle occasion pour l'artillerie!

Tout est prêt, réglé, machiné comme une féerie. Un

+ Achetez **TIMBRE CROIX-ROUGE 15c**
10c. affranchissement, 5c. pour les blessés.

mot du commandant de l'attaque résume la situation : « J'aurais pu disparaître, tout se serait passé de la même façon. »

Dès lors le drame va se dérouler avec une régularité automatique, fruit de longues semaines de travail. Infanterie et artillerie sont reliées par un réseau complet : 90 kilomètres en tout. Les abris, les tranchées sont garnis. C'est le suprême effort, qui doit nous rendre maîtres du sommet.

Entre l'objectif et nous, il y a trois lignes au moins de tranchées, renforcées de blockhaus à mitrailleuses. Des arbres masquent encore les défenses ennemies. L'artillerie aura fort à faire.

A 10 h. 30, elle entre en action, et sans arrêt, jusqu'à 14 h. 30, elle inonde le front qu'il s'agit d'attaquer de projectiles de tous calibres.

Les grands sapins s'ébranlent avec fracas, sciés à hauteur d'homme par les éclats et tombent dans les larges cuvettes qu'ont creusées les obus. Le terrain est un chaos de trous, de branches et de tranchées. Des cris de douleur partent des abris ennemis, dont la résistance est brisée. Des dépôts de cartouches explosent.

Cette destruction continue, implacable, jusqu'à 14 h. 45; elle a duré quatre heures un quart. A ce moment, l'infanterie sort.

A 14 h. 55, dans une ruelle magnifique, elle est au sommet, et, sur la crête découronnée de ses arbres, un fantassin, au mépris des balles allemandes, agite un grand fanion pour annoncer notre succès aux artilleurs, qui maintenant arrosent les pentes est. Les mitrailleuses allemandes, détruites ou sans servants, n'ont pas tiré.

A 15 heures, le régiment d'infanterie s'organise au haut de l'Hartmannswiller. Des compagnies appartenant à deux bataillons de chasseurs enlèvent à coups de grenades les tranchées à droite. Deux compagnies d'un autre bataillon progressent à gauche et tout le flot se rejoignant dévale sur le flanc est, poursuivant les Allemands.

Ceux-ci, dont le moral est en déroute, jettent leurs armes. Toute une compagnie — ou ce qui reste, 80 hommes — lève les mains et se rend. Plusieurs officiers sont pris.

Plus de 400 prisonniers

Plus de 400 Allemands dans nos mains, tout l'Hartmannswiller conquis, voilà le bilan des deux attaques du 24 et du 26.

Par les prisonniers interrogés, nous mesurons avec précision l'effet de notre action. Certains de ces hommes pourraient être justement fusillés, car ils se sont rendus coupables de lâches trahisseries ; feignant de se rendre, ils ont assassiné à bout portant nos soldats à coups de grenades.

On les pousse vers la vallée, encore anéantis par le feu infernal qu'ils ont subi. Tout à l'heure, sous l'œil moqueur des gosses d'Alsace, tous coiffés de képis français, ils défilent en ordre devant le général de division, dont l'énergie méthodique a préparé notre triomphe.

Nos héros

Bien des braves ont succombé au cours de ces attaques, laissant à leurs camarades un magnifique exemple. C'est le commandant **Barrie**, tué en janvier en parcourant les lignes.

C'est l'adjudant **Jolivet**, arrêtant avec sa mitrailleuse une violente contre-attaque et tombant sur sa pièce, victorieux.

Ce sont les lieutenants **Routhier** et **Lecœur**, tués à l'assaut, à la tête de leurs hommes.

C'est le commandant **Brun**, chef d'état-major de la brigade. Comme on manquait de renseignements récents sur un des secteurs, il y est allé voir. Notre ligne fléchissait. Son képi à la main, il a sauté sur le parapet en criant : « En avant ! » Cinq mètres plus loin, il est tombé.

Parmi les vivants, blessés ou non, combien seraient à citer !

Tel, parmi beaucoup d'autres, le chasseur **Dumoulin**, qui, seul dans une tranchée allemande dont la mitrailleuse fauche notre attaque, encloue le mitrailleur et arrête ainsi le feu ; ou encore le sergent **Chevenerd**, qui, tous les officiers étant tués ou grièvement blessés, prend le commandement de la compagnie et la maintient, décimée, sur le terrain conquis jusqu'à l'arrivée des renforts.

Notre position est inexpugnable

L'attaque du 26 ne visait que le sommet. Entraînés par leur élan, nos fantassins redescendent sur l'autre versant. C'est là qu'ils s'installent, dans une position formidable, à 300 mètres au-dessus des Allemands, qui se sont accrochés plus bas.

Le soir, la neige tombe, couvrant d'un linceul momentané les morts du 23 et du 26. Le sommet du « Vieil-Armand » — c'est ainsi que nos soldats prononcent Hartmannswiller — offre au clair de lune un étrange spectacle.

C'est une série de cuvettes blanches, d'où surgissent des troncs d'arbres coupés, des mitrailleuses démolies, des monceaux de fils de fer, et, de-ci, de-là, un pied ou un bras.

Les Allemands tirent encore, mais de moins en moins. Le lendemain, ils cessent presque complètement de réagir.

« On les a eus », murmure un poilu en allumant sa pipe.

Telle fut l'affaire du « Vieil-Armand ».

La victoire du « Vieil-Armand »

Elle a privé l'ennemi d'un observatoire admirable, dont nous bénéficierons désormais. Toute la plaine à l'est est sous notre feu.

Elle a mis en nos mains plus de 400 prisonniers, dont plusieurs officiers, et le 31 mars, malgré la neige, nous avions compté déjà sur le terrain 700 morts allemands. Une grosse quantité de matériel a été abandonnée par l'ennemi.

Ce succès complet venge avec éclat les morts du 19 janvier, victimes d'une surprise et de la faim. Pour les venger, artilleurs, sapeurs, fantassins et chasseurs ont rivalisé d'audace, de patience et d'abnégation.

Nos dernières attaques ont été menées avec une perfection minutieuse, une coordination totale de tous les éléments. Elles ont été couronnées d'un succès qu'aucune restriction n'amoindrit.

La prise de l'Hartmannswiller comptera parmi les plus belles pages de la guerre de montagne.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— De Copenhague, on annonce que *S. M. le roi de Danemark* a été opéré pour un mal intestinal. Suivant le bulletin médical son état général est bon après l'opération; d'autres bulletins ne seront pas publiés. Il doit seulement garder le lit quelques jours.

— La *duchesse d'Albany*, complètement remise de son indisposition, a pu effectuer sa première sortie.

INFORMATIONS

— La *comtesse de Caserte*, accompagnée par la princesse Zurlò, a visité, hier, l'hôpital du Montfleury, à Cannes, confié aux religieuses expulsées de Turquie. Les visiteuses ont parcouru les diverses salles de blessés. Elles ont été remerciées de leur visite par l'adjoint au maire, M. Vial, et la supérieure des Franciscaines d'Angers. (*New York Herald*.)

— Le *général Joffre* a remis, le 1^{er} avril, au quartier général belge, la croix de commandeur de la Légion d'honneur au *général Moussy*, auteur de tant d'actes héroïques depuis le début de la guerre.

Les généraux *Foeh* et *d'Urbal*, ainsi que leurs états-majors, étaient présents à cette cérémonie.

— On annonce de Bucarest que *Mlle Hélène Vacaresco* exerce avec zèle son activité en faveur de la cause française. Sous sa présidence, des conférences ont lieu qui sont de véritables manifestations en faveur de la France.

NAISSANCES

— La *vicomtesse Yves de Lesseville*, née *Dinaux des Arsis*, a mis au monde, à Angers, une fille qui a reçu le prénom de *Colette*.

— La *comtesse Charles de Gourcy*, née de *Boismorel*, femme du lieutenant de Gourcy, blessé et prisonnier, a donné le jour à une fille.

— *Mme Jean-Paul de Susini*, femme du lieutenant au 1^{er} chasseurs à cheval, est mère, à Sartiène (Corse), d'une fille qui a reçu le prénom de *Marie-Madeleine*.

— *Mme René Duval*, femme du lieutenant d'artillerie actuellement aux armées, est mère d'une fille, *Geneviève*, depuis le 2 avril.

— *Mme Rhenter*, dont le mari est capitaine d'artillerie, a donné le jour à une fille.

NECROLOGIE

— Les obsèques de *M. Charles Rouvier*, ambassadeur, auront lieu ce matin lundi 5 courant, à 10 heures, en la chapelle paroissiale de l'église Saint-Honoré-d'Eylau (66, avenue Malakoff).

NOUS APPRENONS LA MORT :

— Du *lieutenant-colonel Auvigne*, officier de la Légion d'honneur, commandant en retraite des étapes des armées, décédé à Amiens, les 27 mars 1915, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Le défunt était le père du capitaine Charles Auvigne, blessé et disparu le 23 août, à Hastière.

— De *Mlle Anne-Françoise-Marie-Charlotte Bertin*, fille du capitaine d'artillerie Henri Bertin, attaché à l'atelier de construction de Tarbes, et de *Mme Henri Bertin*, et petite-fille de *M. Emile Bertin*, membre de l'Institut, ancien directeur du génie maritime, décédée à Tarbes, à l'âge de trois ans et sept mois, le 28 mars.

— Du *comte de Chatellus*, président de la Société de secours aux blessés militaires de Montbard, décédé au château de Nogent, le 29 mars, à l'âge de soixante-dix-sept ans. De son mariage avec *Mlle de Chabenat de Bonneuil*, décédée, il laisse une fille, la comtesse *Ladovitch d'Hespel*, et trois fils, le vicomte de Chatellus, capitaine au 16^e chasseurs à cheval, actuellement sur le front; le vicomte Jacques de Chatellus, capitaine au 8^e dragons, et le vicomte André de Chatellus, sergent au 58^e territorial. Les sœurs du défunt étaient la comtesse de Lambilly, en secondes nocces *Mme Desgrées du Louv*, et la comtesse de Bonneuil.

— De *M. Paul Girardet*, artiste peintre, décédé à Neuilly-sur-Seine.

— De *M. Desmazière*, ancien trésorier payeur général de la Seine-Inférieure, officier de la Légion d'honneur, médaillé de 1870.

— De *M. Gaston Desbrières*, conseiller général de Maine-et-Loire, conseiller municipal de la ville d'Angers, âgé de cinquante-neuf ans.

— De *M. Eugène de Raimbouville*, décédé à New-York, le 15 février dernier. L'inhumation aura lieu à Gonnevillle (Seine-Inférieure), dans le caveau de famille, à une date ultérieure.

— De *Mme Philippe Minghetti*, belle-sœur du célèbre homme d'Etat italien, décédée à Florence; sa fille a épousé notre confrère, *M. P. Lefèvre-Vacquerie*.

— De *M. Lorgnier du Mesnil*, enlevé au séminaire d'Issy à l'âge de dix-huit ans.

— De *M. Joseph Allamane*, secrétaire en chef de la ville de Bordeaux, décédé à l'âge de quarante-huit ans.

— Du *docteur Liboureau*, médecin principal de la marine en retraite, ancien professeur à l'École de médecine navale de Rochefort, décédé à Rochefort le 1^{er} avril, à l'âge de soixante ans.

— Du *comte Liger-Belair*, qui a succombé à Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or), dans sa quatre-vingt-unième année. Il était le père du vicomte Liger-Belair et de *Mme Eugène et Félix Liger-Belair*.

— De *M. Raoul Barre*, ingénieur civil des mines, décédé le 3 avril, en son domicile, 43, rue Vineuse, à l'âge de soixante-treize ans.

— De *Mme Paul Racine*, décédée chez M. et Mme Paul Dognin, au château de la Beuvrière (Maine-et-Loire), le 29 mars, à l'âge de trente-neuf ans.

— De *Mme Moïse Tabet*, décédée en son domicile, 40, rue de Monceau.

Nouvelles brèves

M. Deschanel à Toulon. — M. Deschanel, président de la Chambre, est arrivé à Toulon. Il s'est rendu ensuite à San-Salvador, où il résidera pendant quelques jours.

Délégation parlementaire à Toulon. — Une délégation parlementaire, composée de *MM. Justin Godart*, rapporteur du budget de la marine; *l'amiral Bienaimé*, *Nail*, *Coecald*, est arrivée. Elle vient étudier dans le port de guerre diverses questions maritimes.

Une rue Emile-Reymond. — Le conseil municipal de Saint-Etienne a décidé de donner à la rue du Regard le nom de *Emile-Reymond*, sénateur de la Loire, mort pour la patrie au cours d'une mission en avion. Le conseil s'est également inscrit pour une somme de 3.000 francs en vue de l'érection du monument à *M. Reymond*.

Distinctions. — L'empereur a conféré au ministre de Russie en Belgique, *M. Koudascheff*, les insignes de l'ordre de Saint-Wladimir de seconde classe et au ministre des Finances *M. Dark* l'ordre de Sainte-Anne de 1^{re} classe.

Un hommage au général Joffre. — Une nombreuse délégation de radicaux espagnols se rendra le 2 mai à Rivesaltes pour remettre un album à la famille du général Joffre. On attache ici une grande importance à cette manifestation. (*L'Information*.)

Tués par une automobile. — Vers 4 heures, hier soir, en face du numéro 2 du boulevard Poissonnière, une automobile militaire anglaise a tamponné une voiture chargée de débris.

Le conducteur de ce dernier véhicule, *Charles Guilhou*, âgé de trente-neuf ans, demeurant 6, rue Pradier, fut précipité à bas de son siège. Le malheureux a succombé à l'hôpital Lariboisière.

Un faux officier. — Le service de la police judiciaire a mis en état d'arrestation, sous l'inculpation de port illégal d'uniforme militaire, un nommé *Alfred Cotin*, soi-disant lieutenant de vaisseau, demeurant rue Théodule-Ribot, à Paris. Le Parquet examine en outre certains autres faits reprochés à l'inculpé.

THÉÂTRES

LUNDI 5 AVRIL

La matinée

L'Opéra au Trocadéro. — A 2 heures, troisième matinée donnée par les artistes de l'Opéra : *Rigoletto* (MM. Noël, Lafitte, Gresse, Nargon, Mlle Gall, Lapeyrette et Gosset); *Coppélia* (Mlle Zambelli, Léa Piron, M. Raymond); *Offrande à la Liberté* (Mlle Lapeyrette, Urban, Mlle Nargon, Staats).

Comédie-Française (Tél. 02-22). — A 4 h. 30, *L'Ami Fritz*, les *Fiançailles de l'Ami Fritz*.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 5-70). — A 1 h. 30, *Manon*, les *Soldats de France*.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 7-36). — A 2 h. 45, *Ça va ! ça va !*, le *Homard*.

Renaissance (Tél. Nord 37-03). — A 2 h. 30, *Mam'zelle Boy-Scout*.

Ambigu (Tél. Nord 36-31). — A 2 heures, *Marceau*.

Théâtre Antoine (Tél. Nord 36-32). — A 2 h. 1/2, *les Huns...* et *les autres*.

Théâtre Sarah-Bernhardt (Tél. Arch. 0-70). — A 2 h., *L'Aiglon*.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 2 h., *Enthoven*, *Marinier*, *Hyspa*, *Arnould*, *J. Deyrmon*. *Revue av. Reine-Berns*.

GAUMONT-PALACE. — Programme sensationnel. Aujourd'hui, matinée à 2 heures; soirée à 8 heures : *L'Union sacrée*, *Léonce aime les Belges*; merveilleuses vues en couleurs naturelles. — Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 15-73.

La soirée

Comédie-Française (Tél. 02-22). — Relâche; mardi 6 avril, matinée à 1 h. 1/2, *L'Ami Fritz*, les *Fiançailles de l'Ami Fritz*; en soirée, à 8 heures (abonnement), *la Fille de Roland*, *la Marseillaise*.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 5-70). — Relâche; jeudi 8, en matinée, *Louise*, les *Soldats de France*; samedi soir 10, *le Jongleur de Notre-Dame*, les *Amoureux de Catherine*; dimanche 11, en matinée, *Carmen*.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 7-36). — A 20 h. 45, *Ça va ! ça va !* revue, et le *Homard* (R. Mistreol, Alice Weill, de Bedts, etc.). Location sans augm.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — A 8 h., *les Oberlé*.

Ambigu (Tél. Nord 36-31). — A 8 h., *Marceau*.

Renaissance (Tél. Nord 37-03). — A 8 h. 1/2, *Mam'zelle Boy-Scout*.

Théâtre Antoine (Tél. Nord 36-32). — A 8 h. 3/4, *les Huns...* et *les autres*.

Théâtre Sarah-Bernhardt (Tél. Arch. 0-70). — A 8 h., *L'Aiglon*.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 9 h., *Enthoven*, *Marinier*, *Hyspa*, *Arnould*, *J. Deyrmon*. *Revue av. Reine-Berns*.

L'Odéon. — Le succès des matinées musicales du samedi s'affirme plus grand à chaque nouvelle audition. Le concert d'hier a eu lieu devant une salle comble, qui a longuement acclamé l'idéale *Marie-Magdeleine* qu'est *Mlle Marié de l'Isle*, *Mlle Suzanne Labarthe*, *M. Snell*, *M. Louis Ballard*, ainsi que le merveilleux orchestre de l'Association des Concerts-Monteux, sous la direction de *M. Armand Ferté*.

Le cinquième Festival de musique française sera donné samedi prochain, à 2 h. 1/2. Au programme : *la Damnation de Faust*, de Berlioz, avec la magnifique interprétation que voici : *Marguerite*, *Mlle Jeanne Montjoyet*; *Méphisophèles*, *M. Henri Albers*; *Faust*, *M. Snell*; *Brander*, *M. Paul Grandjean*.

Orchestre de l'Association des Concerts Pierre Monteux. Soli et chœurs (100 exécutants), sous la direction de *M. Armand Ferté*.

LES BLESSÉS de la Guerre

une fois guéris, ont besoin de reprendre des forces. Nous ne saurions trop recommander à leurs familles de leur donner le remède par excellence pour rétablir les forces épuisées, le plus efficace des toniques connus, suivant l'expression d'un grand docteur, le **Quinium Labarraque**. Il rend la joie au cœur et le goût de la vie.

En vente dans toutes les pharmacies; la 1/2 bouteille, 3 fr.; la bouteille, 6 fr.

Dépôt général : **Maison FRERE**, 19, rue Jacob, Paris.

CADEAU La Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, envoie à titre gracieux par la poste une bouteille échantillon de **QUINIUM LABARRAQUE** à toute personne qui lui en fait la demande de la part d'Excelsior. Joindre 0.30 centimes en timbres-poste pour les frais d'envoi.

Vin Désiles Cordial Régénérateur

Tonifie les Poumons — Régularise le Cœur Active et facilite la Digestion. Donne FORCE, VIGUEUR, SANTÉ DANS TOUTES PHARMACIES.

SERVICE IMMOBILIER D' "EXCELSIOR"

Les bureaux de *MM. SEE et GENTIL*, directeurs du Service Immobilier d'Excelsior, ci-devant 63, rue La Boétie, sont transférés 68, avenue des Champs-Élysées, et ouverts tous les jours de 2 h. 1/2 à 5 h.

OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES DE TOUTES NATURES Certaines occasions intéressantes en ce moment. FONDS pour PRETS HYPOTHECAIRES

Le gérant : **VICTOR LAUVERGNAT**.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Nos Echos Illustrés



ON REFAIT LES ROUTES...

En Flandre, les Belges réparent les chemins que ravina le passage de l'artillerie. Ces bons cantonniers savent que ce sont les routes que suivra, avant peu, la Victoire.



LE FETICHE

Cet aviateur ne partirait pas tranquille s'il ne voyait pas, à l'avant, la silhouette comique de ce petit pantin qui a déjà fait, là-haut, bien des beaux voyages, dans la tempête ou dans l'azur.



THEATRE DE GUERRE

Notre confrère, le lieutenant A..., auteur d'une revue jouée au front, nous envoie, pour qu'ils passent à la postérité, ses trois principaux interprètes.



LES PATROUILLES ENFANTINES

Elles se forment partout, ces petites patrouilles où le caporal a dix ans et le plus jeune soldat pas encore six printemps : tantôt dans les parcs de nos villes, tantôt à la campagne, à quelques pas du front, alors que, dans les fourrés, le canon — le vrai — attend le moment de prolonger, par un ferme discours, les innocents commandements des petits gamins de France.



SOUS LA MITRAILLE

— Quoi, ça va pas, vieux ?
— Non, c'est le café qui m'empêche de dormir !
(Bour.)



— Je vais écrire à Dorothée !
Comme souvenir de ma campagne, je lui mettrai ce qui me passe par la tête.
(Rob. Duhamel.)



REPROCHES TARDIFS

— A qui la faute, Wilhelm ?

(Ruy Blas.)